



**ACADÉMIE
DE CLERMONT-FERRAND**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Nouvelles

Larguer les amarres

Le bouquet

Nathalie Bordes

Ben ça...

Guy Coissard

Des étoiles nouvelles

Josette Fourvel

La frégate

Jean-Paul Grimal

Je m'appelle Ismaël, mettons...

Alain Mascaro

Vers le Nord

Philippe Nugère

Ailleurs est ma maison

Olivier Polfer

L'ombre de Géricault

Isabelle Serres Ballu

**Larguer
les amarres**

Larguer les amarres

Illustration de couverture : Bénédicte Haudebourg

Réalisation :

Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand - Service communication
3 avenue Vercingétorix
63033 Clermont-Ferrand cedex 1
Tél. : 04 43 57 21 00

Impression :

Novembre 2020 - Service reprographie du rectorat
150 exemplaires

© Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de son article L 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées », « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie, constituerait donc une contrefaçon, c'est-à-dire un délit : « La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende. » (articles L 335-2 et L 335-3).



Sommaire

<i>Avant-propos</i>	5
<i>Karim Benmiloud, recteur de l'académie de Clermont-Ferrand</i>	
Le bouquet	6
<i>Nathalie Bordes</i>	
Ben ça...	9
<i>Guy Coissard</i>	
Des étoiles nouvelles	12
<i>Josette Fourvel</i>	
La frégate	16
<i>Jean-Paul Grimal</i>	
Je m'appelle Ismaël, mettons...	20
<i>Alain Mascaro</i>	
Vers le Nord	23
<i>Philippe Nugère</i>	
Ailleurs est ma maison	26
<i>Olivier Polfer</i>	
L'ombre de Géricault	30
<i>Isabelle Serres Ballu</i>	

Avant-propos

Lorsqu'au mois d'octobre 2019 le thème du concours de nouvelles 2020 a été choisi, nul ne pouvait présager la résonance tout particulière que les événements des mois suivants allaient lui conférer. Le virus inconnu issu de contrées lointaines a provoqué au printemps 2020 une fermeture quasi-complète du pays pendant plusieurs semaines : c'est dans ce contexte inédit que le comité académique de sélection a été invité à découvrir 68 manières différentes de « Larguer les amarres », toutes aussi inventives les unes que les autres. La qualité des textes proposés a rendu le choix particulièrement délicat. Les huit nouvelles rassemblées dans le présent recueil ont suscité l'adhésion la plus forte, sans que cela n'amoindrisse pour autant les mérites des autres. En temps ordinaires, elles auraient été ensuite soumises à un jury qui aurait déterminé un palmarès solennellement proclamé en présence des lauréats. Le contexte actuel ne permet malheureusement pas d'organiser une cérémonie de cette nature pour ceux qu'elle honore légitimement.

Il était néanmoins impensable de laisser ces nouvelles dans l'ombre et de priver les lecteurs du plaisir de les découvrir ; les publier permet aussi de donner une résonance méritée au travail de tous ceux qui ont concouru. Qu'il n'ait pas été possible de retenir cette année les textes des autres auteurs ne dit rien de leurs mérites ni de leur capacité à être un jour sélectionnés. Je les invite donc à se remettre à l'ouvrage dès que le thème 2021 aura été annoncé et je souhaite que la sensibilité et l'engagement dans l'écriture dont toutes et tous font également preuve soient reconnus à leur juste valeur.

Karim Benmiloud
Recteur de l'académie de Clermont-Ferrand

Le bouquet

La journée continue, suit son fil et se dévide. Marie sera bientôt là. En attendant, elle retrace, du bout du doigt, les veinures sur le plateau de la table de chêne. Elle a pleine conscience des minutes qui s'égrènent, de la trotteuse qui avance, par saccades, sur le cadran de l'horloge prisonnière de sa cloche de verre.

Elle a déjà disposé les assiettes à desserts, les tasses avec soucoupe (porcelaine de Gien !), les cuillers, la coupe aux gourmandises – des financiers à la pistache, des carrés moelleux au chocolat corsé. Sans oublier les serviettes en papier à l'imprimé floral : c'est le printemps, après tout.

Elle se prépare à l'arrivée de Marie. Au claquement de ses talons sur les pavés vieillis. Au silence qui suit lorsqu'elle se tient sur le perron, qu'elle se compose pour reprendre la trame de leur amitié. Elle reste longtemps d'ailleurs, à suspendre le temps derrière la porte, peut-être à fermer les yeux, à égaliser son souffle, avant de se décider à guider sa main vers le heurtoir et annoncer sa présence.

Elle saura donc attendre Marie. Elle ne se précipitera pas sur la poignée, pour déverrouiller la porte et l'accueillir avant le moment qu'elle aura choisi. Le plaisir sera d'autant plus grand de la retrouver, souriante et douce, généreuse et sereine. Elle profitera davantage de leur étreinte, du bonheur, qu'elle sait partagé, de passer un moment ensemble, sans ambages. Il fait toujours bon être en compagnie de Marie.

Pourquoi alors ressent-elle cette pointe d'appréhension, qui s'installe et porte ombrage à la joie qu'elle a de cette visite ? Elle aurait envie de se ronger les ongles, de se mordre les phalanges, mais elle se retient : elle s'est occupée de ses mains ce matin et elle souhaite garder le brillant du vernis. En fait, elle s'est préparée, maquillée, avant d'apprêter la table. Elle a changé un ordre jusque-là immuable : elle a pensé à elle avant de penser à son amie, au point qu'elle s'estime désormais déloyale.

Mais Marie lui en voudrait-elle ? Certainement que non. Elle lui dirait, en toute simplicité, qu'elle ne se pose pas les bonnes questions. Et elles tourneraient la page.

Elle s'arrête dans sa réflexion. Il y a tellement de choses à penser, en tête à tête, mais aussi seule avec elle-même. Elle se lève, donne un mouvement à ses cheveux, comme pour balayer ces idées.

Elle se dirige vers le miroir du buffet. Elle se poste devant pour y voir son image dans la glace biseautée. Les zébrures noires, lorsque le tain apparaît, donnent à ses traits une apparence floutée, gommée, comme si elle était en décalage. Le reflet de la glace estompe ses rides, ses cernes. Elle se laisse flatter...

Bien sûr, ce n'est pas par inadvertance non plus qu'elle l'a posé là, sur le marbre rouge veiné de blanc, ce bouquet.

Un bouquet sauvage, épuré : une simple branche d'aubépine, qu'elle a déposée dans un vase cintré, transparent. Et le résultat est magnifique. A partir de si peu : deux ramifications, une légère inclinaison, des feuilles ciselées et une variation de fleurs, minuscules, mais nombreuses, à différents stades de la floraison.

Elle n'est pas allée très loin pour le chercher.

Après une nuit aux rêves éveillés, aux côtés d'un époux au sommeil insistant, elle a eu l'envie soudaine de prendre l'air du matin.

Elle a poussé les draps. Sur la pointe des pieds, elle a quitté la chambre, est passée devant celle des enfants sans faire de bruit, jusqu'à la salle de bain, pour enfiler un peignoir sur son corps nu. Doucement, elle a descendu une à une les marches de l'escalier – personne à l'étage n'a cillé. Elle a accéléré le pas, enfin elle s'est éclipsée par la porte du rez-de-jardin.

Le soleil se levait, à peine. Elle est restée un moment sous l'auvent, la main en visière, puis elle a rejoint leur univers végétal, sans chaussures, sans rien d'autre que le déshabillé sur ses épaules, comme si elle déambulait encore dans sa maison.

Quelle étrange sensation en effet que celle de marcher sur la pelouse fraîchement tondue ! On eût pu croire que c'était de la moquette, souple et caressante, passée à l'eau et au savon noir... Hubert avait certainement sorti l'autoportée avant tout le voisinage, pour ne pas être en reste.

Les forsythias dégorgeaient d'or. Les pivoinies anciennes étaient déjà en boutons et les spirées prometteuses. Les feuilles des rosiers-tiges brillaient sous la rosée.

Combien de fois leur avait-on dit que c'était un petit paradis ici, un havre de paix ? Et si leur entourage ne le disait pas, eh bien, ils le pensaient tout fort et elle ne pouvait que déceler, derrière leurs silences, la jalousie.

Une connaissance lui avait même glissé, un jour :

« C'est un jardin qui coule de source. »

Tout, en fait, avait l'air si simple : leur situation, la villa, le parc, les enfants.

Et elle ? Femme au foyer... Elle n'ignorait pas ce que les gens disaient de cela aussi.

Pourtant, s'ils savaient qu'elle s'interrogeait parfois, se demandait si elle ne faisait pas partie de cet agencement, impeccable et respectable, que son mari s'était organisé autour de lui...

Elle est revenue dans les allées, sur les gravillons de granit rose.

Oui, ici, les mauvaises herbes ne poussaient plus, les bordures étaient toujours nettes, les arbustes clairsemés. Et en automne, les feuilles ne tombaient pas !

Comment pouvait-elle renoncer à cela ?

Elle a quitté l'esplanade, elle a entamé la pente vers le petit bois. Ils avaient grand terrain, elle pouvait s'y promener à sa guise, profiter de cet espace entretenu.

Mais voilà : elle s'écartait de leur maison, de ce noyau central, pour rejoindre la périphérie, les confins de leur propriété.

Le petit bois, démarqué par une ligne de chênes, massifs et centenaires. A leurs pieds, un parterre de stellaires, blanches, fraîches. Elle s'est accroupie pour les effleurer, de la paume de la main...

Lorsqu'elle s'est redressée, le vent s'est mis à souffler, à s'enrouler autour de son corps, s'engouffrant impudemment dans les interstices du peignoir.

Elle a fermé les yeux. Elle s'est cambrée. Ses jambes ont vacillé. Elle s'est appuyée sur un tronc. Sous ses doigts, elle a senti l'écorce. Ses paupières se sont ouvertes : il lui a semblé voir des langues, striées et rugueuses, pointues, dardées vers le ciel.

Sa tête a basculé. Elle s'est mordu la lèvre.

Puis, elle s'est retournée.

Et elle s'est arrêtée, ébaubie, devant le spectacle qui s'offrait à elle : un ballet d'aubépines, une masse évaporée de fleurs nuptiales et de feuillage très vert.

Comment ne l'avait-elle pas vu plus tôt ?

Elle s'est approchée au plus près du grillage. Ses mains se sont glissées dans l'entrelacs de fer. Et elle est restée longtemps, à s'imprégner de ce sous-bois, de cette effervescence fleurie et cette odeur de miel.

Dans le lointain, une cloche a retenti. Dans l'instant, elle est revenue à la réalité. Les enfants, son mari qui n'allaient pas tarder à ouvrir l'œil, à s'apercevoir de la place vacante dans le lit conjugal, sans oublier ses obligations de la journée, le baiser matinal, le petit déjeuner, les gâteaux à préparer.

Il fallait faire vite.

Elle a repéré une souche creuse, sur sa droite. En grim pant dessus, en faisant attention, elle pourrait tendre le bras et atteindre une branche.

Elle s'est mise sur la pointe des pieds. Les griffes acérées du bord du grillage se sont défendues, ont grippé son sein. Ces barrières étaient bien là pour qu'aucun intrus ne pénètre dans leur domaine ! Pour que personne ne s'en échappe non plus. C'était à double tranchant.

Elle a remonté la colline avec son trésor, sa branche d'aubépine, le visage rougi, la poitrine meurtrie, le souffle court. Telle une pécheresse...

Dire qu'avant, elle détestait cet arbuste aux épines cruelles, qu'elle s'était acharnée, avec Hubert, à l'éradiquer de leur jardin, à coups de cisaille et de pelle ! Ils avaient réussi à s'en débarrasser.

Et elle était passée à côté de ce bonheur des sens pendant toutes ces années ! A eux deux, ils avaient construit cette vie sans heurts, émoussée, paisible.

A leur insu, elle avait osé introduire sa fantaisie, au cœur de leur salon, cette branche coupée dans les broussailles derrière leur grillage, dans cet espace en friche. Un terrain à l'abandon... Hubert en était tellement contrarié. Cela apportait la vermine, disait-il...

Et voilà, elle pense, et elle oublie que Marie est là, qu'elle frappe à la porte et qu'elle insiste, puisque personne ne répond. Elle ne l'a pas entendue venir ! Elle a manqué son arrivée ! Quand on la tête occupée...

Elle se pince les lèvres, gênée d'être coupable encore d'autant de négligence. Marie est là. Elle passe ses mains sur ses pommettes, rattache une mèche tombante dans le renflé de sa coiffure. Elle s'accorde un sourire devant la glace et rajuste son étole qui masque l'ecchymose. Avant d'ouvrir la porte en grand.

« Ma chérie ! Je me demandais ce que tu faisais... »

Elle embrasse Marie avec effusion et profite de la chaleur de sa joue contre la sienne, de son parfum poivré. Elle se fait pardonner.

Marie redresse le front. Elle écoute le silence :

« Alors, ils t'ont abandonnée ? »

« Ils sont partis faire un tennis. Ils ont bien pris leur temps, ils le prendront aussi pour revenir. Nous pourrions profiter. Viens, finis d'entrer. »

Marie pénètre dans le salon. On pourrait dire qu'elle glisse sur le carrelage. Elle fait le tour de la table :

« Tu t'es donné de la peine, je vois... »

« Pas grand-chose, j'ai le temps. Je te prépare un thé, ou tu préfères un café ? »

« Ce qui t'arrange. Tiens, il est beau ce bouquet. Qu'est-ce que c'est ? »

Une branche d'aubépine, Marie. Tu l'as vue placée là comme une évidence. Alors que Mathilde et Aymeric, et encore moins Hubert, aucun des trois n'a posé les yeux sur elle, alors qu'ils sont passés devant, maintes fois, ils ont même déjeuné à cette table. Tu crois qu'ils auraient fait attention ?

Hubert était préoccupé par le papier peint qui se décolle dans l'angle, mais ce bouquet, sous son nez, non, il ne l'a pas vu.

« Assieds-toi, je t'en prie. »

J'ai en bouche le goût de l'illicite. Tu comprends ?

Elle place une tasse sur sa soucoupe devant Marie. Ses doigts tremblent, légèrement. Elle sent la main tiède, enveloppante de son amie sur son avant-bras.

« Tu es resplendissante... »

La pause qui suit est trop longue pour laisser la place au doute : elle devine que Marie a deviné. Marie est intuitive. Le contraire aurait été surprenant.

Elle baisse les yeux, par pudeur, elle ne soutient pas le regard de son amie, peut-être aussi pour retenir encore son secret :

« Je suis heureuse, tu sais. Et pour ce bonheur-là, je serais prête à tout quitter... »

Ben ça...

Bien sûr, y'en a des que ça fera rigoler, et pis d'autres qui nous feront la morale, qui me la feront p'têt' à moi aussi parce que eux, ben ils se trompent jamais, sont trop malins pour ça.

Ce que j'en ressens, moi, à c't'heure, c'est quand même de la tristesse, un genre de nostalgie grise et égale, qui me tient au colback même quand je dors. Même si j'ai appris, avec le temps, à ne plus trop m'étonner des choses et à accepter ce que mon reliquat de vie m'envoie. En somme, je baisse la tête sans avoir l'air d'un coureur.

Je suis ce qu'on appelle un « petit vieux ». « Vieux », y'a plus à contester. J'ai passé les quatre-vingt-deux en mars dernier. Et pis c'est pas seulement une affaire d'âge. Y'a un moment où la vieillesse s'est si bien installée qu'elle prend toutes ses aises dans votre carcasse et c'est tout juste si elle vous fout pas dehors.

« Petit » ! De mon époque, de ma génération, avec mes 1m69 et demi, pointés à la toise du Service militaire, j'étais à peu près d'une taille moyenne. Mais maintenant, sans parler que j'aie ben dû me tasser de trois ou quatre centimètres, faut pas se comparer aux jeunes de nos jours qui tiennent davantage de l'antenne télé à rallonges que de la parabole.

Bref. Dans les sept huit ans qui ont suivi le départ de ma Jacqueline, je m'en suis pas trop mal tiré. La maison était pas si grande et j'arrivais même à tenir mon ménage tout seul. En dernier, j'avais pris l'habitude de me faire livrer mon repas de midi, ce qui m'évitait le tracas quotidien d'y penser et de faire trop souvent les courses. Je trimbalais mon léger cafard de veuf, comme un bouillon que t'as mal digéré et qui veut pas déguerpir de ta boyauterie, mais ça, ça s'apprivoise un peu à la manière d'un corniaud de SPA. Ça remue beaucoup au début, ça tourneboule, ça beurdasse et pis au bout d'un temps, ça se range dans un coin et ça s'habitue à toi autant que tu t'habitues à lui.

La Jacqueline et moi on était ben comme le pouce et l'index. Ma vieille compagne. Ma vieille camarade. La femme de ma vie. J'ose pas dire « mon amour » parce que ça pourrait paraître ridicule. On sort quand même pas d'un téléfilm nous deux. Mais y'avait forcément de ça et la Jacqueline devait ben ressentir tout pareil pour moi.

Je l'ai quasi pas trompée. Que trois fois. Et encore, la troisième je l'ai pas vue venir et j'ai pas encore vraiment compris comment c'était arrivé. Je pense que Jacqueline en a jamais rien su. En tout cas, elle a jamais rien fait voir et c'est mieux comme ça parce que j'aurais surtout pas voulu la faire souffrir. Ça non ! C'était juste des moments pour le plaisir. Des moments égoïstes pour satisfaire j'sais pas quoi. P'têt' relancer la machine...

Se pourrait que moi aussi j'ai porté les cornes. Je serais pas si surpris que le Francis soit passé par mes sentiers une fois ou deux. S'il était pas mort, je me demande si j'irais pas lui poser la question. Histoire de le confronter, de l'aiguillonner un chouïa. Et puis non. Bien sûr que non. Ça serait une mauvaise idée. Vaut ben mieux que je reste dans l'ignorance.

Depuis la perte de ma Jacqueline, j'ai pas cherché à retrouver quelqu'un, même pas pour me tenir compagnie. Y'a juste eu la grande Francine, l'ancienne receveuse des postes, qui m'avait invité un soir à manger des crêpes. Déjà que c'est pas trop de mon goût, les crêpes, que je trouve ça trop bourratif. Je vais pas me mentir, je me doutais qu'y avait aiguille sous poche, mais j'étais pas trop sûr de si, moi, j'voudrais ou pas. C'est pas non plus un modèle de beauté, la Francine, c'est pas vraiment un hasard si elle est restée vieille fille, mais elle a toujours été gentille et je voulais pas lui faire de peine en refusant tout sec son invitation.

Après la troisième crêpe, j'ai considéré que j'avais été suffisamment poli et j'ai repris ma casquette pour partir. J'en suis encore éberlué quand je pense à ce qui a traversé alors le regard de cette pauvre Francine. Elle qui avait toujours été tellement courtoise, tellement réservée, tellement timide qu'on l'oubliait presque même quand on était en train de lui parler, voilà qu'elle me chope le poignet et qu'elle applique direct ma main à l'endroit de son plus intime, et d'une telle poigne que je parvenais même pas à me dégager.

– M'enfin Francine...

– M'enfin Bertrand !

Je m'appelle Bertrand, j'avais pas pensé à le dire plus tôt.

– Tu comprends don pas ? qu'elle me fait.

Oh si que je comprenais drôlement bien. Elle aurait même pu me parler en anglais que j'aurais compris tout autant. Y'avait pas seulement besoin de mots pour comprendre. Et qu'elle me fixait, mi sauvage mi suppliante, tout en maintenant de force ma main à son endroit comme s'il fallait à tout prix y garder un point de compression pour éviter que ça se mette à fuir de partout. Et je pensais rien qu'à la regarder, et je la voyais si charpentée, si grande en face de moi, que je me disais qu'au prorata ça devait s'apparenter là-dessous au gouffre de Padirac ce qu'elle voulait me faire visiter et j'avais vraiment aucune envie d'aller m'y perdre, je peux même avouer que ça me faisait un peu peur.

– C'est p'us de notre âge tout ça !

– Qu'est-ce que tu racontes ? Y'a pas si longtemps, t'arrangeais encore bien la Jacqueline !

Ça oui ! Je pouvais pas répliquer le contraire, même si je m'interrogeais sur le coup du comment qu'elle était au courant. Mais la Jacqueline c'était la Jacqueline, MA Jacqueline. Je l'avais vue vieillir au jour le jour, se transformer à mon côté, tout doucement sans m'en rendre compte, et c'était comme si elle avait jamais changé, comme si nos deux transformations parallèles s'annulaient l'une l'autre, tandis que la Francine, je l'avais là en face de moi telle qu'elle était à c't'heure, et il m'était totalement impossible de l'envisager une seule seconde comme c'est qu'elle était à vingt-cinq ans.

Sur ce...

Mais qu'est-ce qui m'a pris à commencer de raconter c't'histoire là ? C'est pas du tout où que je voulais en venir. Je voulais en venir qu'après le départ de ma Jacqueline, je menais cahin-caha mon bonhomme de chemin, sans trop rien demander à qui que ce soit, pas même à mon fils qu'était ben trop loin pour se faire une idée valable de mon quotidien, même s'il négligeait quasi jamais de m'appeler le lundi soir, environ une heure après son retour du travail.

Eh oui, j'ai un fils. C'est important pour la suite de mon récit parce que voilà pas qu'à ses derniers congés de juillet, il est venu me rendre visite. Enfin, ils sont venus me rendre visite, lui, sa femme et leurs deux gamines. En arrivant, après les embrassades dans la cour, il avait même sorti les valises du coffre parce qu'ils projetaient de rester bien deux-trois jours avec moi. Mais quand ma bru a vu l'état de mon intérieur, paraît même qu'y'avait une odeur inquiétante, elle a d'emblée décrété qu'ils iraient dormir aux Deux Chênes. J'ai pas cherché à contester parce que ça m'arrangeait au fond : j'avais perdu toute habitude de vivre avec du monde dans mes jambes et j'appréhendais un peu de savoir comment ça allait se passer avec tous ces va-et-vient. Ils sont même pas restés pour le dîner alors que j'avais de la soupe toute prête et ils sont revenus que le lendemain matin, c'était bien au moins dix heures.

La suite, ça a été que palabres. Au lieu qu'on passe du bon temps, mon fils et moi, mes petites-filles et moi, à commenter le jardin, les fruitiers, à déambuler dans le pré derrière, à suivre la rivière jusqu'au pont romain, à discuter d'eux, de tous ces devenirs qui les attendent, eh bien non, il était question que de moi, que de ma « bicoque » soi-disant délabrée, mal entretenue, qui finirait par me tomber sur le nez, que de mon manque d'hygiène et des maladies que ça pouvait causer et qu'il pouvait m'arriver quelque chose, que j'étais trop isolé, qu'ils seraient pas tranquilles en me sachant là, qu'il fallait prendre une décision et cetera et cetera : tout le monde connaît la chanson.

– Y'a plus rien qui t'attache à ton lopin, que mon gars y m'répétait, faut qu'tu largues tes amarres, papa !

Larguer mes amarres ! J'aurais bien voulu l'y voir, moi ! Est-ce que lui il les aurait larguées ses amarres s'il avait été à ma place ?

Ils m'ont tellement pris la cafetière, m'ont tellement chauffé avec toutes leurs remontrances, que je me suis rebiffé, d'un coup. Je leur ai rappelé que cette « vieille bicoque » c'était ma maison à moi, la seule que j'avais, qu'y en avait pas d'autre, qu'il avait bien été content de la trouver quand il était enfant, ça c'était pour mon fils, et que, s'il avait oublié, c'était celle où qu'on avait toujours vécu, sa mère et moi, et rien que pour sa mémoire, j'avais pas du tout l'intention d'en partir. Que si elle leur convenait pas à eux, qu'ils pouvaient s'en aller tout de suite, que c'était pas des façons de traiter son vieux père après tout ce qu'on avait fait pour lui ! Enfin, quelque chose de ce genre.

Le résultat : mon gars s'est calmé tout net, il m'a souri, il m'a tapé gentiment sur l'avant-bras et on s'est levés pour aller visiter le jardin, remonter le pré jusqu'à la rivière. Les filles batifolaient autour de nous et je me suis enfin senti heureux de les savoir là.

Malheureusement, l'histoire s'est pas arrêtée à ce joyeux moment. Allez savoir pourquoi, quinze jours plus tard, en plein mois d'août, je recevais la visite d'une assistante sociale. Et qu'elle inspecte mes pièces, et qu'elle me tambourine de questions. Tout juste si elle a pas goûté à ma tambouille qui mijotait sur la cuisinière ! Et qu'elle gribouille un rapport où qu'ça pointait que j'étais insalubre, que j'prenais l'eau par endroits et que je puais le gaz de « schisme » ! Après, ça a plus cessé : entre les passages répétés et les sermons de cette bonne-femme, qui s'est pas gênée en plus pour prendre des photos, l'insistance de mon fils au téléphone et toutes ses démarches dans mon dos, jusqu'à ce qu'on en arrive à m'inscrire malgré moi dans cette maison de retraite à des trois cent cinquante kilomètres de là.

Bien sûr que j'avais pas du tout envie de quitter ma longère, on l'a compris, mais cette pension, cette « épade » comme ils l'appellent, se situait à cinq-six cents mètres pas plus du logement de mon gamin. Un argument de poids dans une balance qui m'échappait des mains.

J'avais fini par accepter. Un soir que j'avais bu davantage de vin, par mégarde, pour remplacer le dessert qui manquait à mon dîner. J'avais mon gars au bout du fil, il était gentil, il me disait ce que j'avais envie d'entendre et ça me faisait du bien. Là-bas, ils viendraient me voir quasi tous les jours, lui, ou sa femme, ou les filles, ils me sortiraient quasi chaque week-end et j'aurais plus souci de rien. J'ai accepté et pendant qu'il avait l'air si content, si rassuré, je me suis mis à pleurer en silence.

Il m'a aussitôt inscrit, mais sur une liste d'attente. Paraît que c'est un lieu très demandé. Alors les semaines ont passé et j'avais presque cessé d'y penser, espérant au fond de moi qu'ils m'oublieraient et que mon tour viendrait jamais.

Pourtant, mon tour est venu. Une chambre allait se libérer dans deux mois. Au moins, je remplaçais pas un trépassé mais un qui déménageait. A fallu tout régler. La vente de la maison, du mobilier et tout le fourbi. Mes pauvres affaires étaient usées, démodées, et beaucoup ont pas trouvé d'acquéreur. Mon fils et son copain ont porté tout ce qui restait sur l'accotement au bout de l'allée et là, alors que d'ordinaire ça passe pas un ragondin par heure sur cette route, allez savoir comment c'est ti qu'ils l'ont su, y'a des tas de clampins qu'ont rappliqué, en camion, à mobylette, à vélo... et qu'ont tout nettoyé en moins de temps qu'avait nécessité le démontage du grand buffet en noyer. Je les voyais faire de la fenêtre de ma chambre, charger sans précaution leur fourgon, se saisissant de mes pauvres débris, raclant leurs paluches calleuses là où que ma Jacqueline, des milliers de fois, avait lissé sa main. Y'en a des choses qui font partie de nous sans qu'on y prenne garde. Là, j'avais la douloureuse impression qu'on me les arrachait du ventre.

Et j'en arrive à ce qui m'a amené à livrer ces espèces de confidences.

La veille qu'on m'installe à l'épade, ça faisait environ une semaine que je créchais chez les enfants, dans la chambre d'une des petites, mon fils a reçu ce fameux courrier comme quoi qu'il était muté au siège principal de sa boîte, à Rennes, qu'est à des trois cent cinquante autres kilomètres dans un autre sens, avec promotion et appartement de fonction. J'étais assis sur le bord de mon lit, les coudes sur les cuisses, quand je les ai entendus s'esclaffer de joie, s'embrasser en criant de bonheur.

Voilà. Le reste est facile à comprendre. Et c'est là qu'y'en a qu'auront envie de rigoler ou de nous barbifier avec leur morale. On m'a tout de même débarqué à l'épade comme c'était prévu et mes jeunes sont partis vivre tous les quatre leur nouvelle vie où c'est qu'y a de l'animation et la mer pas bien loin. Et moi je me retrouve à des perpètes de où c'qu'était ma vie à moi, à des perpètes d'où ce qu'a toujours battu mon cœur, dans une cambuse à peine plus large qu'un placard, au milieu d'une foule d'inconnus que je trouve tous moches, auxquels j'ai pas envie de répondre, que j'ai même pas envie de voir. Ça finirait par me donner des idées pas chrétiennes de larguer les amarres pour de bon !

C'est bête à dire mais j'en regretterais presque la grande Francine, qu'elle soit pas là avec moi...

... Ben ça, je me demande, si je lui écrivais à la Francine, savoir si elle accepterait pas de me prendre chez elle... Ben ça...

Des étoiles nouvelles

Un soleil printanier éclabousse le port lui conférant un petit air de fête. Une foule joyeuse a envahi les quais où s'aligne une trentaine de catamarans, vedettes du jour. L'air vibre de bruits, d'appels, de rires sonores. Des grappes de curieux s'agglutinent ici et là, fascinés par la majesté de ces grands voiliers qui s'élanceront demain vers le large, porteurs de rêves et de promesses.

Certains tentent d'approcher le skipper, smartphones en alerte. D'autres, silencieux, le regard perdu au loin, semblent rêver d'aventures ou peut-être d'une autre vie, loin, très loin, de l'autre côté de l'océan.

Des bataillons de mouettes curieuses tournoient et se croisent en un ballet incessant au-dessus des bateaux où l'on procède aux dernières vérifications. Sur le Hurricane, Yann et son équipe s'activent en parfaite symbiose. Dernières mises au point, derniers contrôles. Anticiper, prévoir une possible avarie, une tempête, un accident. Vainqueur de plusieurs grandes courses, le skipper jouit d'une solide expérience et connaît si bien son bateau qu'il a l'impression de faire corps avec lui.

Il s'octroie une petite pause, le temps de gagner le quai pour converser avec l'un des journalistes qui lui tend un micro. Souriant, décontracté, fidèle au personnage qu'il s'est créé, il bavarde et plaisante devant la caméra. Bien sûr, il est prêt. Gagner la course une seconde fois ? Pourquoi pas. Battre son record de 2016 ? Il élude en riant, s'excuse et retourne à sa tâche.

Il s'isole un instant dans la cabine, se penche, glisse la main dans le grand tiroir sous la couchette. Tout au fond, sous les cirés et les lainages, ses doigts rencontrent enfin une matière lisse et froide. Il se redresse avec un sourire, se dirige vers la porte. Son portable vibre. Le message attendu. Il le mémorise puis l'efface. Tout est en place.

Mais d'abord il faut jouer le dernier acte. Soirée entre amis avant la solitude du grand large.

Il lève sa coupe à la nouvelle aventure qui se profile et les applaudissements crépitent autour de lui. Puis toute la tablée se lève pour lui porter un toast. Cris, rires, tintement cristallin des verres qui s'entrechoquent, joie. Joie d'être ensemble. Une tablée d'amis, amis d'enfance, amis de toujours, comme lui amoureux de la mer. Ils ont partagé tellement de choses que leurs vies se sont comme emmêlées, enchevêtrées, tels les fils d'un écheveau. Trancher ces fils ? Oublier cette complicité, cette chaleur ? Il repose sa coupe, se lève, croise le regard de Laure, sa femme. Elle a relevé sa chevelure bouclée, dévoilant un joli cou gracile. Elle est belle. Il lui envoie un baiser du bout des doigts et se glisse vers la fenêtre ouverte sur la nuit.

Des odeurs familières, charriées par le vent du grand large, lui sautent au visage, le grisent, le bousculent. Dans quelques heures, toutes amarres rompues, il se lancera sur cette immensité liquide, porté par la promesse d'horizons nouveaux. Des vers de J.M. de Heredia surgissent soudain du tréfonds de sa mémoire : « Ils regardaient monter en un ciel ignoré Du fond de l'océan des étoiles nouvelles. » Les étoiles nouvelles l'attendent là-bas, tout là-bas...

Cette fois-ci il n'y aura pas de retour.

Laure s'est approchée sans bruit ; elle niche sa joue contre le large dos.

« La mer t'appelle, n'est-ce pas ? chuchote-t-elle.

– J'ai besoin de solitude avant de prendre la mer. »

Elle s'écarte en soupirant.

« C'est pas toi qui prends la mer, c'est la mer qui te prend. »

Elle s'éloigne, lui se dirige vers la chambre à coucher. Sans un regard pour le lit dévasté qui exhale encore un lourd parfum d'amour – la dernière étreinte, ardente et sauvage – il empoigne son sac, s'immobilise face

aux photos punaisées au mur. Images des premières transats avec Laure comme coéquipière, puis des grandes courses autour du monde en solitaire, des victoires, des records battus... Il s'attarde devant une photo : son bateau cerné par les journalistes, la haie d'honneur improvisée par les amis et Laure, riant tout en agrippant son voile qu'un vent malicieux tente de lui arracher, son joli visage tendu vers lui. Lui fixe le large, là où le ciel et la mer s'épousent et fusionnent, rêvant déjà au prochain challenge. Images d'une vie qui n'est plus la sienne.

Il rejoint la salle où fument les rires et les plaisanteries.

« Ton bateau te manque déjà ? le taquine Gilles avec une tape affectueuse sur l'épaule.

– On garde le champagne au frais, annonce Francis.

– Tu vas gagner, tu es le roi des mers ! proclame Cathy, un peu grise. »

Éclat de rire général puis tous se lèvent pour l'accompagner.

Sans regret, sans nostalgie, Yann franchit le seuil de cette vieille maison de pêcheurs que Laure et lui ont restaurée et aménagée avec passion, aidés de leurs amis. Laure glisse sa main dans la sienne et, tous ensemble, d'un pas tranquille afin de faire durer le plaisir, ils se dirigent vers le port, unis dans une parfaite communion, égrenant souvenirs et anecdotes ponctués d'éclats de rire. La vie coule, lisse, douce, sans aspérité... Illusion peut-être.

Face au grand mât fièrement dressé, défiant l'immensité liquide, ils baissent un instant la voix, comme subjugués par tant de prestance. Yann les étreint l'un après l'autre, serre longuement, presque brutalement, le corps souple et chaud de sa femme, goûte encore une fois la douceur de sa bouche, glisse une main sauvage dans sa chevelure, emmêlant les longues mèches, respirant leur parfum une dernière fois.

Campé sur le pont, il les regarde s'éloigner jusqu'à ce que la pénombre les engloutisse et que seule subsiste encore la tache claire de la robe de Laure. Il aurait voulu leur dire merci pour toutes ces années, ces précieux morceaux de vie partagés, cette amitié et cet amour donnés sans compter.

Les lumières du port s'éloignent ; chacun marche en silence. L'aura de Yann plane encore sur le groupe. Des mots tournent en boucle dans la tête de Gilles, les mots que le skipper lui a glissés à l'oreille au moment des adieux : « Prends soin d'elle. » comme s'il ne devait pas revenir. A côté de lui, Laure tente de rétablir un peu d'ordre dans ses cheveux ébouriffés.

« On se fait une journée en mer la semaine prochaine ? » lance-t-elle, rompant enfin le silence qui pèse sur le groupe. Acquiescements enthousiastes. La vie reprend son cours.

« Naturellement, c'est moi qui tiens la barre ! » conclut Laure.

Allongé sur la couchette, bercé par un léger ressac, il laisse vagabonder ses pensées, comme à chaque départ. Départ quelquefois sans retour. De grands navigateurs ont disparu à jamais, engloutis par les flots impitoyables. Lutte sans merci entre l'homme et la mer. Une seule petite erreur suffit parfois, même le meilleur ne peut y échapper.

Les bateaux ont levé l'ancre sous l'œil des caméras et les vivats d'une foule en liesse. A présent ils s'élancent, voiles gonflées, à l'assaut du grand large. Tenant la barre d'une main ferme, Yann se concentre sur la manœuvre sans un regard pour la côte qui s'éloigne, se fonde, se délite, comme si elle n'avait jamais existé.

Enfin la haute mer se dessine ; le bateau file, docile, des embruns lui taquinent le visage. Gagné par l'ivresse, il pousse un cri sauvage, un cri de guerrier, un cri d'homme libre.

Gilles observe Laure debout à la barre du Friends, le bateau que la bande a acquis en commun, le visage balayé par le vent du large. Elle semble tellement à sa place, en accord parfait avec les éléments. Fille de la mer. C'est ainsi qu'on la surnommait autrefois. Elle était la meilleure, capable de marcher sur les traces de Florence Arthaud. Mais elle avait rencontré Yann et tout s'était arrêté, sa vie se muant en une longue attente solitaire dans la maison de pêcheurs. Pénélope attendant le retour d'Ulysse ! Mais ce matin, tenant la barre d'une main de maître, elle rayonne et Gilles ne se lasse pas de la contempler.

Une belle nuit étoilée s'est déployée sur une mer presque étale. Conditions idéales ! Son portable vibre. Le signal. C'est le moment.

Il actionne le pilotage automatique et se rue dans la cabine. Tout est minuté, le compte à rebours a commencé. Durant les dernières heures à la barre, il a visualisé chaque action, chaque geste. Détacher le câble de sécurité,

se dévêtir, se mettre à nu, au sens propre comme au sens figuré, enfiler la combinaison en néoprène dissimulée dans le grand tiroir, chausser les palmes, rouler ses vêtements en boule avant de les jeter à la mer avec son portable et sa montre. Se délester aussi de cette vie devenue trop lourde, de ces îlots d'existence déconnectés, de ces choses cachées. Vivre ailleurs, sans courses à gagner, sans record à battre, sans journalistes et sans interview. Clap de fin.

Manquera la bande d'amis.

Manquera Laure.

Il est prêt. A présent, il n'a plus rien, il s'en va, nu comme au jour de sa naissance. Il grimpe une dernière fois les quelques marches, s'arrête un instant sur le pont pour un dernier adieu à son bateau. Là-bas, environ un mille au sud, une lumière clignote, l'appelle. Le bateau. C'est maintenant. Sans hésitation, il s'approche du bord et plonge.

La mer l'accueille, douce, complice, prête à le porter là-bas vers sa nouvelle vie.

La nouvelle tombe, tranchante comme un couperet, relayée par toutes les radios et les chaînes d'infos. Le Hurricane a été retrouvé dérivant dans l'Atlantique. Aucune trace du skipper.

« Pas lui ! » Ce cri, jailli de la gorge de Laure, les transperce comme la lame d'un poignard.

« On va le retrouver... » répète Francis d'une voix étranglée.

Nier. Éloigner cette chose affreuse et insupportable qui vient de fracasser leur monde.

« Je vais partir le chercher ! » Elle redresse le menton, le regard fou et se rue vers le bureau, extrait d'un tiroir une carte qu'elle déploie sur la table avec des mains fébriles.

« Dans l'Atlantique sud, à proximité du Tropique du Capricorne, c'est bien ça ? »

– C'est immense, objecte doucement Cathy. Tu n'es pas équipée, laisse faire les secours. »

Gilles pose une main apaisante sur son épaule.

« Cathy a raison, il faut attendre... »

Son visage se chiffonne et elle éclate en gros sanglots convulsifs. D'un seul élan, tous l'entourent et l'enlacent, remparts contre le drame qui est déjà en marche.

L'espoir de retrouver Yann vivant s'éteint jour après jour. Toutes les recherches restent vaines et bientôt, on les abandonne. Les journalistes qui écumant le port depuis des jours à la recherche de témoignages disparaissent, happés par d'autres drames.

Dans la maison de pêcheurs, on se soutient, on s'épaule, on pleure afin d'évacuer petit à petit ce chagrin qui ronge ; on fait face et on attend puisque le temps apaise les grandes douleurs.

Des vagues ourlées d'écume viennent lécher les pieds de l'homme debout sur le rivage. Il observe un garçon d'une dizaine d'années cramponné à une barque qu'il pousse sur le sable. L'homme lui sourit mais l'enfant le dévisage, le regard méfiant sous sa toison brune.

« Tu vas repartir encore ? »

L'homme secoue la tête.

« Non, je ne partirai plus. »

– Tu dis toujours ça, proteste le jeune garçon, je te crois plus.

– Je ne peux plus partir, je n'ai plus de bateau ! »

Désarçonné par cet argument, l'enfant se tait et se laisse tomber dans le sable, la mine boudeuse. L'homme s'assoit à côté de lui, pensif. Son fils a grandi sans lui, il faudra du temps pour tisser un lien solide, gagner sa confiance et son amour.

Une femme à la peau caramel et aux longs cheveux noirs bouclés – comme les femmes que peignait Gauguin – un bambin accroché à chaque main, s'avance vers eux. Sous le tissu bigarré de la robe se dessine la rondeur d'une nouvelle promesse. Il a toujours rêvé d'une nombreuse tribu autour de lui. Il a tout quitté pour ça.

Comme chaque soir, assise à l'extrémité de la jetée, Laure contemple la mer. Cette mer qui lui a ravi l'homme qu'elle aimait il y a maintenant plus d'un an mais qui lui parle si bien de lui. Il vit encore dans le grondement des vagues, le cri des mouettes, les senteurs iodées de la marée, le vent qui gonfle si joliment les voiles.

Un homme vêtu d'un ciré et d'une paire de bottes s'approche d'elle et pose une main affectueuse sur son épaule.

« Elle est pas là ta place, petite. »

Elle lève la tête et rencontre le visage buriné et bienveillant de Mattéo, un vieux marin pêcheur.

Il tend le bras vers le large.

« Elle est là ta place ! »

La frégate

La clé se trouvait bien sous la pierre descellée. D'un geste du bras, pouce levé, Thierry fit signe au taxi qu'il pouvait repartir. Il ouvrit non sans mal la porte qui avait gonflé avec l'humidité. Un nuage de poussière chargé d'une senteur inoubliable, typique du lieu, réfréna son élan : une bouffée de nostalgie mélancolique l'envahit.

Cet endroit qu'il avait choisi pour appareiller appartenait à ses parents. On l'appelait *La Frégate* en référence à l'oiseau de mer peint sur la toile encadrée ornant la hotte de la cheminée.

Son père, né dans la chambre à l'étage, refusant que la petite maison de pêcheur soit vendue, en était devenu propriétaire dans les années 70. Thierry avait dans les douze ans, il se souvenait de son père en train de couler une dalle sur la terre battue de la pièce principale ou d'installer toilettes et salle d'eau. Ce serait leur maison de campagne et pour Thierry et Patrick, son frère, le paradis sur terre.

Là, planté dans l'entrée, Thierry était submergé par une réminiscence venue des tréfonds de son être comme une grande vague balayant tout sur son passage. L'amour des espaces, l'instinct sauvage de sa jeunesse, les étés colorés de soleil et de liberté, les silhouettes riantes autour des tables rallongées... Il essaya de remiser au fond de son cœur tous ces souvenirs qu'il ignorait aussi vivaces.

Il entreprit d'allumer la cheminée. Aller chercher quelques bûches entreposées dans la grange l'épuisa. Une fois encore il avait présumé de ses forces. Quand il eut retrouvé un peu de vigueur, il disposa le bois dans l'âtre en songeant aux gestes de son père autrefois. En craquant l'allumette, il se dit qu'il y avait bien longtemps que ses parents n'étaient plus venus se chauffer à ce feu.

Il avait hérité d'eux cette force de caractère qui les avait conduits de leur propre chef tout droit dans un EHPAD. Perclus d'arthrose, leurs déplacements s'avérant plus que laborieux, ils avaient pris cette décision en toute lucidité. La soudaineté de cette option avait choqué les deux fils qui trouvaient prématuré ce changement de vie. La réplique de leur mère avait été sans appel : « On ne veut pas être une charge pour vous ni des assistés de la société. On a des économies, ça ne vous coûtera pas un sou ! »

Cela faisait cinq ans que Thierry et Patrick se relayaient pour leur rendre visite en essayant de ne pas laisser trop filer le temps d'une fois sur l'autre. Le sourire accueillant des deux vieux, jamais plaintifs, effaçait du cœur de leurs garçons, la tristesse et l'amertume qu'ils ressentaient en pénétrant dans l'établissement.

Le feu commençait à prendre, Thierry tendit ses mains en direction des flammes. L'annonce de son voyage avait surpris ses parents, il avait même su déceler chez son père une once d'énervement.

Lors de sa dernière visite à ses parents, une angoisse enserrait sa gorge. Il avait bien rôdé son discours : il ne fallait pas faiblir. Il avait anticipé leurs questions, même les plus désarmantes, et s'était lancé :

« On ne va pas se voir d'un moment parce que figurez-vous que depuis le temps que je joue au loto, je viens enfin de gagner. Oh ! pas le gros lot, non ! Mais toutefois une somme assez rondelette. J'ai décidé de mettre à profit une partie de ce gain pour réaliser un rêve. Vous savez qu'en vacances à *La Frégate* quand les enfants étaient petits, plusieurs fois on a loué un voilier. Alors j'ai décidé de m'en acheter un ; d'ailleurs je l'ai trouvé, une bonne occasion, un bateau fiable et très bien équipé. Le propriétaire est pressé de s'en débarrasser et, du coup, n'est pas très gourmand au niveau du prix... Voilà, je viens vous dire au revoir parce que j'ai décidé de voyager autour du monde... »

– Et ton travail ? s'était inquiétée sa mère. Et tes enfants, qu'est-ce qu'ils en pensent ?

– J'ai posé une année sabbatique. Les enfants, je vais leur en parler.

– Mais tu vas bientôt être à la retraite ! avait remarqué son père.

– Peut-être, mais je n'ai pas la patience d'attendre. »

La chaleur se diffusait lentement dans la pièce. Thierry eut un rictus en entendant résonner les dernières paroles de son père : « Reviens vite ! Ta mère et moi, on s'accroche mais on n'est pas éternels... ».

Pour faire taire de lancinants remords, il décida de porter son bagage dans la chambre de l'étage. En soupesant la surprenante légèreté de sa valise, il émit un soupir moqueur et désabusé. La montée des marches se fit par à-coups provoqués par la succession des photographies accrochées à un filet de pêche décorant la cage d'escalier : Patrick et lui enfants, la famille de Patrick, la sienne, en tout cinq petits-enfants.

Thierry avait élevé seul ses trois enfants. Une hémorragie avait emporté son épouse lors de l'accouchement du troisième. La présence des deux aînés lui avait donné la force de se battre. Ce ne fut pas simple et il se fit aider psychologiquement. Surtout, lui avait-on conseillé, pour la cohésion de la fratrie, d'éviter que ne soit perçu le moindre lien de cause à effet ; sinon le dernier éprouverait un jour ou l'autre une culpabilité risquant de nuire à sa construction et, qui plus est, les deux grands pourraient, inconsciemment, se montrer accusateurs en le rejetant.

Il s'était battu sans jamais se plaindre. Il refusait même qu'on l'encense en tant que père exemplaire tenant à lui seul le rôle des deux parents. Ces louanges pourtant sincères lui déplaisaient car elles ressassaient indirectement la douleur de la disparition de sa femme et de leur maman. Il coupait court à ces éloges en précisant : « Je n'élève pas mes enfants, ce sont eux qui m'élèvent. »

Refaire sa vie n'avait jamais été à l'ordre du jour. Certes il avait eu quelques aventures mais il ne voulait pas tourner la page. C'est pourquoi elles étaient restées sans lendemain. Il avait perdu l'amour de sa vie : un être exceptionnel, donc unique.

Il sortit son costume et le suspendit à un cintre.

Ses enfants furent surpris quand il les invita tous au restaurant pour leur faire une annonce. Etonnés, car voilà bien longtemps que leur père ne prenait plus d'initiative. Allant jusqu'à refuser de garder ses petits-enfants dont il était pourtant si fier. Ils mettaient cette apathie sur le compte du burn out que Thierry traversait.

Voilà presque un an qu'il ne travaillait plus. Ses parents n'en savaient rien ; en revanche, il avait jugé préférable d'informer ses enfants. Ceux-ci pouvaient débarquer à tout moment à son domicile et y découvrir sa présence à une heure indue.

L'annonce de son tour du monde en voilier les laissa sans voix. Personne ne doutait de ses talents de navigateur mais l'inquiétude latente semblait davantage viser sa santé physique et mentale. Tous avaient constaté des changements chez Thierry. Ses vêtements trop amples témoignaient de son amaigrissement. Ses cheveux, bien moins nombreux, plus sel que poivre, lui conféraient un âge peu flatteur. Son sourire avait disparu de son visage d'ordinaire jovial et lumineux. Une lassitude permanente paraissait avoir dompté son hyperactivité et réduit ses gestes et déplacements à une lenteur inhabituelle.

Pour les rassurer, il leur déclara que son médecin l'avait encouragé à prendre une telle décision : le fait de larguer les amarres, de rompre avec la routine, de se mettre en projet, de changer d'environnement et de modifier le cours de sa vie pouvait tenir lieu d'excellente thérapie. Thierry coupa court aux murmures désapprobateurs en leur assénant cet argument péremptoire : « Vous voulez que je m'en sorte oui ou non de cette dépression ? »

Pour échapper aux adieux, il leur avait menti sur la date de son départ en laissant augurer un délai assez conséquent, nécessaire au transfert du nouveau voilier près de *La Frégate* et pour s'équiper en vivres et matériels.

Serrer contre lui ses enfants et ses quatre petits-enfants relevait de l'impossible. Son vieillissement prématuré avait aussi, par voie de fait, affaibli sa force mentale. Thierry savait qu'il n'était pas à l'abri d'une défaillance. Retenir ses larmes devant ses enfants, il y était toujours parvenu. En revanche, seul devant la photographie de sa femme, dans sa chambre, il laissait aller son chagrin.

Or, il était censé les quitter pour se faire plaisir. Ainsi, il s'exonérait de cette trahison en ne laissant pas le doute s'immiscer en eux.

Thierry était redescendu. Il posa le bloc de papier à lettres et les enveloppes sur la vieille table de chêne et s'assit sur le banc. Jugeant que la nuit commençait à tomber, il se releva pour allumer mais l'électricité était coupée. Il eut la flemme d'aller à la grange pour réarmer le compteur. Il choisit d'allumer les deux grands chandeliers de cuivre posés sur le rebord de la cheminée. La pièce baignant dans cette clarté diffuse

lui rappela les soirs de tempête, durant les vacances, avec son frère et ses parents quand ils étaient privés d'électricité. C'était l'occasion, dans le lit qu'il partageait avec Patrick, de s'inventer des histoires terrifiantes et cauchemardesques souvent en lien avec la mer qu'ils entendaient, depuis leur chambre, déferler sur les rochers.

Son frère n'avait qu'un an de moins que lui. Durant leur jeunesse, inséparables, on les prenait pour des jumeaux. Plus tard, ils s'étaient mariés à peu de temps d'intervalle et, à leur tour, avaient fait vivre à leurs enfants, entourés de leurs grands-parents, les joies de la villégiature à *La Frégate*.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus remontait déjà à quelque temps. Ils s'étaient croisés à la maison de retraite mais la présence des parents ne leur avait pas permis de se parler librement.

Il avait hésité à contacter son frère avant son grand départ mais ne l'avait pas fait : Patrick avait toujours su déceler, mieux qu'un devin, rien qu'en le fixant dans les yeux, s'il disait ou non la vérité ; d'autre part, Thierry connaissait trop bien le caractère téméraire de son cadet pour l'imaginer tout plaquer pour partir avec lui.

Pour tout expliquer à Patrick de façon sereine et réfléchie, il avait choisi de lui écrire. En venant, il avait fait arrêter le taxi devant une poste. Son frère serait en possession de cette lettre au mieux demain, au plus tard dans deux jours...

Il empoigna un des deux chandeliers de la cheminée et le plaça sur la table. Il lui restait deux lettres à écrire : pour ses enfants et pour ses parents. Afin de structurer au mieux sa pensée et réussir à la canaliser, mais aussi pour tenter d'apaiser son cœur battant la chamade, il relut sur son bloc le brouillon de la lettre adressée à son frère :

Patrick,

A toi je n'ai jamais su mentir et je sais que tu es celui qui comprendra le mieux ma décision (on est un peu jumeaux !) même si je sais que tu ne l'admettras pas.

Assieds-toi avant de lire la suite !

Bon, pour commencer, je n'ai jamais fait de dépression. Mon congé maladie n'a rien à voir avec ça.

Tu sais le grain de beauté que j'avais sur la joue près de l'oreille, le toubib me tannait pour que je me le fasse enlever et moi, comme un imbécile, je reportais toujours l'intervention. Il s'est mis à grossir et quand j'ai réagi, c'était trop tard, verdict : mélanome. Je te traduis : cancer de la peau. Alors j'ai eu de la chimio pour brûler les cellules cancéreuses, j'en avais jusque sur le foie. Heureusement, je n'ai pas perdu mes cheveux. Je dis ça par rapport aux gosses parce qu'ils auraient vite compris. Par contre j'étais lessivé, incapable d'aller bosser et j'ai dû être arrêté, d'où l'excuse de la dépression.

Puis j'ai eu des vertiges et le scanner a mis à jour des métastases au cerveau. L'oncologue qui me suit s'appelle Julie (je t'ai mis sa carte dans l'enveloppe), une femme extraordinaire à la fois très professionnelle et très humaine. À elle aussi j'ai menti en lui disant que j'étais célibataire, sans famille proche. Je ne voulais pas qu'elle alerte autour de moi et surtout je souhaitais qu'elle me dise en toute franchise ce qu'il en était et comment ça allait évoluer. On a stoppé la chimio juste utile à me rendre malade. On m'a prescrit des comprimés d'anxiolytiques pour me faire dormir et de morphine en cas de douleur. Je n'ai pas eu besoin d'en prendre.

Bref, le dernier scanner, très mauvais, a été rédhibitoire pour moi. J'ai expliqué à Julie que je faisais des efforts intenses à chercher mes mots pour tenir une conversation. Je lui ai posé deux questions et je l'ai forcée à me répondre : oui, je vais perdre mes facultés et, en résumé, devenir un légume ; et, deuxièmement, oui, ça va arriver très vite, une histoire de mois, voire de semaines.

Tu te souviens quand Papa et Maman sont allés en maison de retraite, on leur en voulait presque. Ben tu vois aujourd'hui je les comprends. Je suis comme eux. C'est pas de l'égoïsme, c'est peut-être de la fierté mais je ne peux pas imaginer vous faire subir ma maladie, à toi, à mes enfants, aux parents. Je n'ai rien dit parce que je ne voulais pas voir un autre regard dans vos yeux.

Bon, Patrick, la vérité : je suis à la Frégate.

Je te connais par cœur, t'es déjà en train de bondir vers ta voiture pour me rejoindre. Inutile de rouler comme un fou, je serai déjà parti.

Je n'ai pas eu la force de t'affronter ni de te serrer dans mes bras. Tu sais ce que je ressens pour toi, même si on ne s'est jamais vraiment parlé. Pas besoin de mots : on n'avait qu'à se regarder !

Je compte sur toi pour continuer avec les parents. Je vais leur écrire, et aussi à mes enfants, pour leur expliquer. Si toutefois il demeure des incompréhensions chez les uns ou les autres, puis-je compter sur toi et te confier le sale boulot de te faire mon porte-parole, toi mon presque jumeau.

Adieu Pat.

PS : Porte un bouquet à Julie et dis-lui que... Tu sauras bien !

Après de vaines tentatives émaillées d'innombrables ratures, Thierry, peu habitué à ce genre d'exercice, parvint finalement à véhiculer par écrit cette matière brute qui obscurcissait son cerveau malade depuis sa décision de lever l'ancre.

Il relut plusieurs fois les deux lettres et, jugeant acceptables leurs contenus, les glissa enfin dans les enveloppes. D'une main un peu tremblante, il les plaça bien en évidence au centre de la table.

La démarche pas très assurée, à cause de l'émotion et du poids du chandelier porté à bout de bras, il gravit l'escalier en omettant volontairement de détourner son regard vers les photographies.

Dans la chambre, il enfila son costume, l'ajusta devant le miroir de l'armoire faiblement éclairé et de la main, repeigna sa piètre chevelure blanche. Il sortit de sa valise la bouteille d'eau et les deux boîtes de médicaments qu'il fourra rapidement dans les poches de sa veste. Il reprit le chandelier et redescendit.

La totalité de sa bouteille d'eau fut nécessaire. Ensuite, Thierry jeta dans les flammes les boîtes de médicaments vides, souffla au passage les trois bougies du chandelier posé sur la table et alla s'installer dans le fauteuil de son père.

Il s'aperçut qu'il avait oublié d'éteindre le chandelier de la cheminée. Il n'eut pas le courage de se relever. Au contraire, le spectacle qui s'offrait à lui finit de l'en dissuader.

La clarté très concentrée des bougies mettait en valeur l'étrange frégate aux ailes déployées. Peint vu de dessus, son envergure s'étalant en gros plan dans tout l'espace du tableau, l'oiseau de mer au long bec captait tellement le regard qu'on en oubliait d'observer ailleurs. Il fallait lâcher prise pour découvrir dans le coin inférieur, deux minuscules taches rouge ocre précédant une ligne d'un blanc éclatant n'occupant que quelques centimètres de la grande toile.

Dire qu'il n'avait jamais remarqué ce détail !

Pourtant, il le décrypta tout de suite grâce à la couleur caractéristique des voiles et aux deux mâts : un sinagot, cet ancien bateau, typique de la région, son préféré, voguant pleins nœuds et laissant derrière lui un sillage d'écume minutieusement scruté par la frégate.

Thierry n'avait menti à personne... Maintenant il naviguait à son bord, en pleine mer, en voyage vers des archipels inexplorés...

Je m'appelle Ismaël, mettons...

« *Quand je me sens des plis amers autour de la bouche,
quand mon âme est un bruineux et dégoulinant novembre (...)
je comprends (...) qu'il est grand temps de prendre le large.
Ça remplace pour moi le suicide.* »
Herman Melville. *Moby Dick*

Il s'appelait Ismaël désormais. Il avait choisi ce prénom en souvenir de *Moby Dick*, car dans la traduction de Jean Giono qu'il avait lue enfant, le roman de Melville commençait par ces mots : « Je m'appelle Ismaël, mettons. » Il y avait tant dans ce simple « mettons », tant de malice et de possibles qu'il n'avait pas hésité une seule seconde quand elle lui avait demandé de choisir. Et puis c'était Melville, que diable ! Melville ! Celui qui avait déserté l'Acushnet pour se cacher dans la vallée de Tapivai aux Marquises. Qu'avait-il fait d'autre, lui, *Ismaël le second*, si ce n'était désertier ? Pas pour les Marquises, certes, mais pour d'autres îles, plus secrètes, intimes et lointaines, comme seuls en connaissent les marins. Des îles où l'on peut jouer à être un autre.

Mais peut-on vraiment être un autre ? Peut-on effacer une vie pour en écrire une autre ? Il l'avait fait, semblait-il. *Tabula rasa*. Il avait effacé les ardoises. Le comble, c'est qu'il vivait désormais sur une terre aussi plate et lisse qu'une lauze, une terre sans promontoire d'où regarder les lointains ultramarins, une terre sans nostalgie possible donc, car c'est bien du haut d'une falaise qu'Ulysse songeait à Ithaque...

Certains jours pourtant, au tout début surtout, il avait eu du mal à se regarder dans le miroir de la salle-de-bain. Des bribes de sa vie antérieure lui revenaient en mémoire et il avait envie de se cracher au visage. Ces accès de mépris pour lui-même ne duraient cependant jamais bien longtemps. Il suffisait de la regarder, *elle*, et tout s'envolait. Elle était un baume, un alcool. Elle virevoltait autour de lui comme une danseuse de flamenco ; elle imprimait à sa vie un nouveau tempo, tantôt lent, tantôt enlevé, et il passait de l'andante à l'allegro avec une intense jubilation, conscient de vivre là ce dont intimement il avait toujours rêvé. Une vie intense, égoïste, tout entière dédiée au plaisir, une vie débarrassée de tout le fatras inutile des contraintes. *Elle* avait fait le ménage, c'était le moins que l'on puisse dire !

Elle, il l'avait rencontrée au cours d'une escale technique aux Açores. Quelque chose clochait sur le vit-de-mulet de son voilier et il s'était arrêté là-bas pour réparer. Elle était sur le quai, bras croisés, impatiente, comme si elle l'attendait. Cela avait été immédiat et définitif. Comme une de ces vagues océaniques qui emportent tout sur leur passage. Elle était belle, elle était jeune, elle possédait un magnifique voilier qu'elle gouvernait seule – alors que sa femme n'avait pas du tout le pied marin – et elle avait il ne savait quelle infime désinvolture qui le transportait. Elle bougeait comme on danse. Son regard tenait de l'abîme et l'on sait combien grande est la tentation de l'abîme chez certains hommes.

Il était marié, il avait déjà un fils de quatre ans et sa femme attendait des jumeaux. Il croyait aimer sa femme ; il découvrait que c'était faux. Il croyait aimer sa vie, et cela aussi n'était qu'illusion. Tout ce qu'il possédait, tout ce qu'il avait patiemment construit, patiemment amassé, lui semblait désormais parfaitement futile et vain, même son quatre mâts qu'il appelait *Le Grand Bateau*.

Il avait tout envisagé. Le divorce évidemment. Mais cela signifiait attente, avocats, palabres, exposition dans les journaux, opprobre. C'était l'opprobre qui l'ennuyait le plus. Il exérait tout ce qui pouvait nuire à son image. Alors que Dieu lui pardonne, il avait même *légèrement* caressé des idées de meurtre. Un accident, le feu... Les hommes peuvent descendre bien bas, en pensées comme en actes.

Alors quoi ? Disparaître ? Larguer toutes les amarres en une seule fois ? La famille ? Les amis ? La notoriété ? Tout effacer ?

Il avait éprouvé dans sa chair le danger des amarres : il avait eu la cheville gravement sectionnée par le cordage d'une ancre : vingt-deux opérations ! Il s'en était fallu de peu qu'on ne l'ampute. Depuis, tout en lui était prêt à se délier, pointes, gardes et traversières ; toutes les aussières larguées et les ancres levées, en pensée.

Il y avait, paraît-il, des agences spécialisées capables de vous donner une nouvelle vie et une nouvelle identité. Il avait des relations, il s'était renseigné. Cela coûtait cher et il avait déjà de lourdes dettes, mais surtout cela ne le satisfaisait pas. Cela manquait de panache. Au moins essayer d'être à la hauteur de Melville ! Faire une sortie flamboyante, quelque chose de théâtral, quelque chose qui ferait de lui une légende. Il avait bien une idée, une sorte de crime parfait, mais cela paraissait si difficile, si inconcevable.

Et pourtant il l'avait fait.
Avec *elle*.

Grâce à elle plutôt, puisque c'était elle qui avait fourni les fonds et la logistique nécessaires : il ne fallait pas le moindre mouvement suspect sur ses comptes bancaires à lui. *Elle* était la seule personne au monde à avoir trempé dans l'affaire. Cela faisait d'eux des complices en plus d'être des amants. Ils étaient deux êtres diaboliques qui avaient séparé le mari de sa femme, le père de ses enfants, le fils de ses parents et, chose qu'Ismaël n'aurait pu concevoir avant *elle*, ils avaient séparé des frères à tout jamais. De tous, c'était bien ses frères qui lui manquaient le plus. Comment avait-il pu leur faire une chose pareille ? Et pourtant il l'avait faite.

Et il était une légende désormais.

Enfin *l'autre*. Celui qu'il était avant. Pas l'Ismaël d'aujourd'hui. Celui-ci, ce n'était qu'un homme ordinaire qui menait une vie presque ordinaire. Un homme qui avait une jolie femme et qui, lorsqu'il était à terre, réparait les bateaux et donnait des leçons de voile. Même s'il vivait avec *elle* la plus grande partie de l'année en mer, c'était sans commune mesure avec *l'autre*. Il lui arrivait fréquemment d'être jaloux de *l'autre*. Celui que sa première femme avait pleuré et pleurait encore. Celui qui avait fait la une des journaux. *Cet autre*, éthéré et inaccessible, qui avait même inspiré des artistes. Ismaël et *l'autre*, il aurait aimé pouvoir être les deux en même temps. Mais c'était impossible. Et intimement, quand il cessait de se mentir, souvent les nuits de pleine lune qui pour lui avaient toujours été synonyme d'insomnie, il savait à quoi s'en tenir sur lui-même, il savait quel infâme salaud il était. Ce qu'il avait fait était innommable. Mais qui était le salaud ? Ismaël ? Ou *l'autre* ? Et aussitôt il retombait dans le mensonge. Le salaud, c'était *l'autre*. Celui qui avait disparu. Pas Ismaël. Ismaël était un autre. Différent. Nouveau. Pour que cet homme nouveau naisse, il avait fallu que *l'autre* meure, c'était aussi simple que cela.

Et *l'autre* était bien mort. Ils l'avaient fait mourir, elle et lui, de la plus belle des manières, avec juste ce qu'il fallait de mystère et de soupçon pour stimuler les imaginations et donner naissance à un mythe. C'était bien cela le plus merveilleux, toute cette mythologie autour de lui, tous ces articles dans les journaux, ces livres, ces documentaires. On en avait envisagé des hypothèses ! C'en était presque ridicule. Mais dans cet extraordinaire concert de suppositions, de louanges, de fables et d'élucubrations fantaisistes, certains avaient pourtant effleuré la vérité. *Et si ? Et si ?* Mais ces si, finalement, ne signifiaient qu'une chose : qu'on était prêt à tout envisager pourvu qu'il ne fût pas mort. C'est dire à quel point *l'autre* était aimé. Oui, tout sauf sa disparition. Les médias sont romanesques. Et pour une fois, ils avaient raison de l'être. Leurs scénarii restaient cependant bien en-deçà de la vérité. S'il leur arrivait d'approcher le pourquoi, ils étaient loin d'imaginer le comment. Ça, personne ne pouvait l'imaginer. C'était une telle machine ! Il en était fier comme Dédale avait dû l'être de la sienne ; et tous deux avaient directement ou indirectement engendré des monstres. Le Minotaure pour l'un, Ismaël pour *l'autre*.

Car Ismaël était bel et bien un monstre, par excès comme par défaut. Deux entités cohabitaient en lui. *Ismaël, mettons, et l'autre*. Pouvait-il vivre en le sachant ? Il lui semblait que oui.

Il avait rompu avec son ancienne vie, mais son ancienne vie avait une existence propre, lointaine et brumeuse, comme un port d'attache désormais inaccessible. Il avait rompu avec son ancien moi, mais son ancien moi était bel et bien là, en sourdine, avec ses désirs de gloire et d'exploits maintenant impossibles à assouvir.

Par chance, le temps est un merveilleux linceul, il finit par occulter les vieux cadavres et les remords avec, même si personne n'est dupe. Peu à peu les nouvelles routines avaient effacé les anciennes. Avec *elle*, il avait fait le tour du monde un nombre incalculable de fois. Ils avaient mouillé dans des criques et des atolls déserts, dans des mangroves moites, au pied de vertigineuses falaises, dans des ports confidentiels, joyeux et colorés, et d'autres, immenses et tristes comme des yeux de clown. Ils avaient vu les glaces et les eaux chaudes, les énormes creux des Rugissants et les mers étales. Elle était un excellent marin et son voilier était un bijou rapide et facile à barrer, mais c'était son voilier à elle. Alors il avait travaillé d'arrache-pied pour s'offrir un cotre. Il y tenait bien plus que *l'autre* à son *Grand Bateau*. Il ne l'utilisait que pour de brèves sorties en solitaire, souvent lorsqu'on annonçait des tempêtes. Certains jours en effet, quand la vie lui semblait encore plus lente et plus morne qu'à l'Ismaël de Melville, il prenait son petit voilier et partait au large, souvent avec l'idée de s'y abîmer pour de bon. Ainsi il pourrait dire à nouveau : « *Je suis dans l'œil du cyclone, il n'y a plus de ciel, tout est amalgame, il n'y a que des montagnes d'eau autour de moi !* » et disparaître pour de bon cette fois. Ismaël et l'autre. Ensemble.

Car pour preuve qu'on ne peut tout effacer, son cotre s'appelait *L'oiseau du voyage*. En tahitien, la nationalité de sa première femme, cela se disait *Manureva*.

Mais ici, qui le savait ?

1690 mots

Vers le Nord

René était assis sur la plage. Il n’y avait pas beaucoup de monde pour se promener sur le front de mer à Ostende à cette époque de l’année. Si on lui avait demandé d’où il venait ou même ce qu’il faisait là, il aurait été bien incapable de le dire. Il regardait les vagues qui roulaient doucement sur le sable clair et cela suffisait à sa paix intérieure. Il attendait la nuit comme cela était écrit. La suite viendrait après.

Deux jours auparavant, il était assis face à son petit bureau. A la maison de retraite. Dans sa chambre. Il venait de relire encore une fois « Le lotus bleu ». La bande dessinée était toujours posée devant lui. Juste à côté, une lettre de plusieurs pages que l’infirmière lui avait remise dans une mystérieuse enveloppe cachetée sur laquelle était inscrit : *Pour René, mon fidèle ami.*

Il relut le début du courrier : *Mon cher ami, voici maintenant ce que tu vas faire. Tu devras exécuter point par point ce qui va suivre et pour bien savoir où tu en es tu devras barrer au stylo chaque consigne déjà accomplie. Pense bien à relire régulièrement pour ne rien oublier. Fais-moi confiance et contente-toi de faire chaque chose l’une après l’autre sans chercher à en savoir plus.*

Il relut quelques-unes des consignes énumérées pour faire le point une première fois. Il avait attendu qu’il soit vingt-deux heures. Il avait déjà rayé plusieurs lignes. Il s’était habillé. Il avait mis ses chaussures et préparé son sac avec une enveloppe contenant de l’argent, ses papiers, une lampe électrique et une petite bouteille d’eau. Il avait jeté à la poubelle sa carte bancaire. *Surtout n’emmène pas ta carte bancaire ; coupe-la en deux et jette-la.*

Voilà, il en était là. Il regarda sa montre. Vingt-deux heures cinquante. L’infirmière de nuit n’allait pas tarder à faire sa ronde de vingt-trois heures puis la voie serait libre.

Il attendait patiemment. L’infirmière passa dans le couloir. Il entendit le bruit de ses pas puis la porte du bout du couloir qui se refermait en battant. Le moment était venu.

Il plia soigneusement la lettre et la glissa dans sa poche. Il se leva, prit son sac, ouvrit doucement la porte, jeta un furtif coup d’œil à droite et à gauche puis, sans bruit, il sortit.

Il se dirigea vers le bout du long couloir et poussa la porte de secours puis, comme cela était indiqué dans la lettre, il descendit par l’escalier d’évacuation du bâtiment. Un instant après, il était dans la rue.

Une étrange sensation de liberté respirait en lui. Il pencha la tête en arrière et prit une profonde inspiration. Il regarda un instant le ciel étoilé qui lui parut immense au-dessus de la ville puis il prit à droite en direction de la gare. Il devait avancer jusqu’à un grand immeuble. Le seul dans cette rue qui restait ouvert et encore éclairé à cette heure tardive. C’est exactement ce qu’il fit. Il entra dans le hall. Il y avait encore du monde et personne ne fut étonné de voir un vieil homme arriver à la gare au milieu de la nuit.

Il s’approcha d’un guichet automatique et sortit comme cela était écrit trois billets de couleur bleue. *Une fois au guichet, tu achèteras un billet pour Bruxelles.* Tout cela semblait facile mais pourtant, il ne savait plus quoi faire. Il se tenait immobile et se disait que son aventure allait se terminer ici dans ce hall de gare et une grande tristesse l’envahit. Il n’était même pas inquiet ou désemparé, seulement triste de rester coincé ici, dans ce hall sans employés.

C’est à ce moment qu’il entendit une voix : « Pardon, monsieur, est-ce que je peux vous aider ? »

C’était une jeune femme qui s’était approchée. Elle avait vu ce vieil homme planté devant le guichet. Elle venait à son secours.

« Oui, répondit-il, vous pouvez m’aider, bien sûr. C’est très gentil à vous.

– Vous voulez un billet j’imagine.

– Oui, pour Bruxelles, direct, si c’est possible. Voyez, j’ai de l’argent. C’est juste que je ne sais pas comment m’y prendre.

– Faites voir, je vais m’en occuper. »

En quelques secondes, le billet pour Bruxelles était imprimé. Un jeu d'enfant. Mais sans doute pas un jeu de vieil homme.

« Si vous voulez, je peux aussi vous le composer et je peux même vous accompagner dans le train, je prends le même. A cette heure, il n'y a plus beaucoup de départs prévus.

– Cela m'aiderait beaucoup, mademoiselle. Vous voyez, je suis très débrouillard de nature mais il y a quand même des choses avec lesquelles je suis un peu perdu.

– Ce n'est rien, monsieur, ne soyez plus inquiet, je suis là. »

Ils allèrent s'asseoir sur un banc et attendirent en silence que le train soit annoncé.

C'est un ange tombé du ciel, se disait René. Je ne sais pas si cela était prévu par mon ami mais en tout cas, c'est arrivé et c'est une grande chance pour moi. Un vieil homme de mon âge a bien droit à un peu de chance de temps en temps.

Il en était là de ses pensées quand une voix métallique annonça l'arrivée du train au quai numéro deux. La jeune femme le prit par le bras et ils montèrent ensemble dans un wagon puis ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Le train démarra.

« Qu'allez-vous faire à Bruxelles, si ce n'est pas indiscret ? Vous avez de la famille qui vous attend là-bas ? »

René hésitait à répondre. Il ne connaissait pas cette femme. Mais après tout, se dit-il, elle m'a aidé sans se poser de questions. Par pure bonté. Je peux bien lui dire la vérité.

« Et bien, pour tout vous dire, répondit-il calmement, je ne le sais pas moi-même. J'ai dans ma poche la lettre d'un bon ami et je dois suivre ce qui est demandé dans cette lettre. Alors, c'est ce que je fais. Ma vie n'est plus très palpitante depuis bien longtemps et cette petite aventure vers l'inconnu me plaît bien. J'avoue que je suis content de faire ceci. J'ai bien conscience que tout ça paraîtrait absurde à bien des gens mais je m'en moque.

– Moi, je ne trouve pas ça absurde. Il y a tant de personnes qui ne font rien d'excitant dans leur vie. Vous au moins, vous n'avez pas peur. C'est bien. Surtout pour un homme âgé comme vous si vous me permettez cette remarque.

– Vous avez raison de dire ça. Je crois que j'ai plus de quatre-vingt-cinq ans. Mais je ne suis plus très sûr. En tout cas je suis vieux, vous pouvez le dire.

– Vous êtes marié ?

– Je l'ai été, ça je m'en souviens bien. J'ai même une photo de ma femme dans mon portefeuille. Voulez-vous la voir ?

– Avec plaisir. »

René sortit de son sac un petit portefeuille en cuir assez clair. Il l'ouvrit et trouva sans hésiter la photo dont il avait parlé. S'il était une chose qu'il n'oubliait jamais, c'était bien l'endroit où il rangeait cette photo.

Il la tendit à la jeune femme.

« Elle était belle, n'est-ce pas ?

– Très belle en effet ! Elle était asiatique ?

– Pas du tout. Tout le monde croyait cela. On s'en amusait beaucoup tous les deux mais non, elle n'était ni chinoise, ni japonaise, ni quoi que ce soit d'aussi lointain. »

René reprit la photo et la rangea soigneusement. Puis sans s'en rendre compte, il ferma les yeux pour essayer de refaire surgir dans sa mémoire quelque image du passé mais, bercé par le doux mouvement du train, il s'endormit.

La femme le regarda un moment, étonnée par cette curieuse rencontre puis le sommeil la gagna à son tour.

C'est le haut-parleur du wagon qui les réveilla l'un et l'autre en annonçant l'arrivée au terminus du train. Ils se levèrent et descendirent sur le quai. Il était un peu plus de huit heures et ils venaient d'arriver en gare de Bruxelles.

« Vous savez où aller maintenant ? demanda-t-elle.

– J'ai la lettre. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais me débrouiller. Je voyageais beaucoup autrefois, je n'ai pas peur de l'aventure. C'est une chose qui ne change pas, même en vieillissant. Mais je vous remercie beaucoup pour votre aide quand même, ajouta-t-il en plaisantant.

– C'était avec plaisir, bonne route, lança-t-elle en s'éloignant déjà. »

René regarda autour de lui. Il avisa une chaise et alla s'y asseoir pour reprendre sa lecture. Il barra les quelques consignes qu'il venait de suivre et lut les suivantes. Puis il se leva, il sortit de la gare et se dirigea vers le bar d'en face pour y prendre son petit déjeuner. Il paya avec un billet rose comme indiqué dans la lettre et resta un moment pour regarder passer la foule.

Pendant ce temps, à la maison de retraite, c'était la panique absolue. Au matin, on avait trouvé son lit vide, on l'avait cherché partout dans l'établissement, en vain. On avait découvert que sa veste et de ses papiers n'étaient plus dans l'armoire. On avait retrouvé ses pantoufles dans la poubelle et sa carte bancaire coupée en deux.

Coup de fil à la gendarmerie. Alerte générale. Et depuis panique à tous les étages. Beaucoup d'énervement chez les pensionnaires qui sentaient l'angoisse du personnel soignant. Beaucoup d'angoisse chez le personnel soignant qui n'arrivait pas à calmer les pensionnaires.

Jamais vu ça, disait le directeur. Jamais. Vingt ans de métier. Jamais. Mais il avait beau répéter cela, le problème était entier. René avait disparu pendant la nuit et il était pour le moment introuvable. Le soir, on n'avait pas avancé d'un pouce dans les recherches. Personne ne savait où était René !

René, lui, savait très bien où il était. Il avait passé la journée à Bruxelles. Il avait mangé en terrasse un excellent repas. Il avait trouvé l'hôtel indiqué dans sa lettre et après avoir soupé, il s'appropriait à y passer une nuit paisible.

Le lendemain matin, après avoir déjeuné, il reprit le chemin de la gare. En y entrant, il tomba nez à nez avec une fresque immense. Elle représentait Tintin debout sur une locomotive. Une case de « Tintin en Amérique ». Il lui semblait bien qu'il connaissait ce personnage mais ça ne revenait pas. Il se creusa la tête un bon moment en vain et puis soudainement, il se rappela le Lotus bleu, relu l'avant-veille et laissé dans sa chambre. Il fit le lien. Cette pensée le ramena à ces derniers jours, ces derniers mois, ces dernières années. Il revoyait des images de sa chambre, des autres pensionnaires, de sa femme. Il sentit une nostalgie troublante qui le gagnait. Alors, avant d'être tout à fait triste, il trouva la volonté de se reprendre et se dirigea avec détermination vers le hall pour y trouver de l'aide. Il lui fallait maintenant un billet pour Ostende.

Avec le même calme et la même confiance que la veille, il exécuta point par point ce que son ami lui avait demandé. Il sembla même que tout devenait de plus en plus simple au fil des heures. Le soir-même, il était sur la plage d'Ostende, face à la mer du Nord.

Il s'assit sur le sable, relut la lettre encore une fois et attendit la nuit comme il le lui était demandé. Il avait fait attention que plus personne ne soit là puis il s'était déshabillé. Il avait posé ses vêtements en tas et avait glissé la lettre au milieu. Demain, quelqu'un la retrouverait avec ses papiers dans la poche et le mystère de sa disparition serait résolu. Dans la nuit noire, il s'avança jusqu'à la mer.

Maintenant, il nageait dans l'eau froide de la mer du Nord, tout droit en direction du large.

Il avait exécuté chaque point de la lettre un par un avec précision et obéissance. Il ne se souvenait d'ailleurs pas de toutes les choses qu'il avait faites depuis qu'il s'était sauvé.

Il ne se souvenait pas non plus que c'était lui-même qui avait écrit cette lettre, il y avait maintenant cinq ans, juste après qu'on lui eut annoncé sa maladie. Il avait oublié que c'était lui qui avait confié cette lettre à son infirmière en lui faisant promettre de la lui redonner le jour où ses tests seraient ceux d'une mémoire bientôt totalement défaillante. C'est pourtant ce qui était arrivé et il s'était guidé lui-même sur les traces d'un lointain voyage maintenant effacé de son histoire en miettes.

Ensuite tu entreras dans l'eau, tu la trouveras sans doute froide. Mais il ne faudra pas avoir peur, tu avanceras et tu nageras, tout droit, sans t'arrêter.

Alors qu'il pénétrait dans l'eau noire, il se souvint combien il aimait nager autrefois. Combien il aimait cette sensation fluide sur la peau et le plaisir du corps qui fend l'eau comme une lame. Il ne comprenait pas le sens de tout ce qu'il avait fait au cours de ces dernières heures mais maintenant il était sûr d'une chose, il nageait, il filait en direction du large, vers le Nord, il ne s'arrêterait pas.

Ailleurs est ma maison

Cela faisait longtemps qu'elles duraient, ces disputes, et depuis quelques semaines elles s'étaient répétées car elle s'entêtait à le poursuivre de reproches et de cris. Elle ressassait ses colères et quand celles-ci, vidées de motifs, épuisées par les combats, paraissaient retomber d'elles-mêmes, elle en créait des nouvelles. Assez ! Assez de toi, la mère Rimbe, la bouche d'ombre ! Il avait décidé de partir. La violence de ces querelles servirait au moins pour l'aider à fuir. Loin, cette fois. La troisième serait la bonne, et ne pas revenir à cause de la faim, à cause du froid, à cause de l'habitude. Le jeune Arthur Rimbaud avait décidé un long voyage, poursuivant à pied celui qu'il faisait dans sa jeune caboche déjà endurcie par des idées qu'il était anormalement seul à avoir, dicit ses professeurs de la pension Rossat. Il voulait partir, peu importe comment, mais partir... Jusqu'à Paris ! Ne plus l'entendre, oui à Paris il ne l'entendrait plus, eût-elle voulu gueuler plus fort qu'un démon ! Du démon, elle avait l'œil fixe, l'art de tourmenter les rares repos qu'il se faisait par les lectures, les rêveries. Elle fermait les portes de la maison quand lui ne pensait qu'à les franchir.

Quand la mère sortait dans Charleville, les mains gantées de noir, droite sous son chapeau, on la saluait – c'était comique alors ! – comme on salue au théâtre, quand chacun se sait regardé. Ô partir loin du chichi des simples, loin de Charleville, pour goûter les hypocrisies raffinées qu'il devinait dans les lignes de certains journaux venus de Paris, ces méchancetés qu'on dit avec grâce, dissimulant leur venin sous la parure d'un sourire ou d'un compliment. Il arrivait qu'au retour des promenades, ces mains maternelles tournoient comme deux ailes rapides, cherchant les joues de son fils, lorsque le jeune Arthur n'avait pas salué ceux qu'ils avaient croisés ou, pire, lorsqu'il avait salué. A sa manière, boudeur, avec des gros mots dans le regard. C'était la même main qui le coiffait, parfois celle de sa sœur Isabelle, les dimanches, pour aller à la messe, plaquant les cheveux en deux bandes bien rangées. Elle avait ses idées, la mère. Pas celles des philosophes, dont elle se méfiait abondamment, à raisonner ainsi sur Dieu pour ne pas avoir à Le craindre. Elle ne retenait que celles qui étaient utiles pour guider sa conduite. C'était son catéchisme borné mais puissant et qui transformait toutes ses pensées en gestes et en actes. Aussi, par des raisonnements fantasques – en son genre, poétesse, la mère ! –, elle pensait qu'en assagissant les épis sur la chevelure de son fils, elle en dompterait les colères. Comédie, la mère, tapage et comédie de toquée !

Pourtant il savait qu'il lui ressemblait et il l'aimait affreusement, elle, Vitalie, qui s'était bien rendu compte des dons rares de son fils. Par-dessus tout, elle voulait maîtriser son Charleville, tandis que son monde à lui, Arthur, n'aurait d'autre frontière que l'étendue de ses pas. Il l'aimait et la multipliait par les mots, en lui donnant de multiples surnoms, la Mother, la Daromphe ! Son père, le capitaine, venait rarement en permission, le temps de lui donner un frère, une sœur et de repartir. La mère Rimbe, à force de rester seule et ne voulant plus attendre, avait décidé qu'elle serait veuve, désormais. Te voici bientôt veuve de nouveau, la bouche d'ombre, veuve de ton autorité sur ton fils Arthur...

Déjà six mois auparavant, il avait fui par le train jusqu'à Paris. A la gare du Nord il s'était fait prendre, sans billet. Arrestation, prison, l'arrêt brutal de la fugue. Son bon professeur et ami Georges Izambard avait payé la dette et permis qu'il revînt à Charleville, l'accompagnant chez Mme Rimbaud. Arthur avait alors subi la pluie de gifles et l'humiliation de voir son cher professeur fuir sous les reproches. Cela ne l'avait pas empêché de recommencer après quelques semaines, c'était même comme un coup de fouet qui, voulant punir, avait claqué dans l'air l'annonce d'un second départ. Hélas, retour forcé trois semaines plus tard. Rebelote, le bercail honni l'enferma de nouveau.

Était-ce si difficile de s'évader ? Non, pourtant. Marcher, rêver, aimer, rimer était tout un, il sentait tout cela. Fallait-il attendre que Paris fût prêt à l'entendre ? Mais Paris était en guerre, fléchissait sans tomber. Le désastre de Sedan s'y accomplissait et tentait d'entrer dans la capitale qui résistait. Thiers voulait la paix mais les Parisiens la lui laissaient, cette paix honteuse qui, si elle se faisait, serait une paix par effraction, signée au milieu des colonnes de Prussiens et des cohues du peuple épouvanté de faim. Car la guerre affamait les tout petits et ceux qui ne se battaient pas. Pour ceux qui se battaient, l'hiver soixante-et-onze fut terrible, on se nourrissait des chevaux qui se trouvaient là. Et à quelques endroits, du sang mouchetait la neige, on aurait dit des coquelicots en plein hiver, avec leur pollen de poudre. Le sang des Communards. Communards, bon peuple de Paris !, à qui il ne pouvait qu'offrir un poème mais ce poème, c'était le « Le bateau ivre », avec les coups de rames merveilleux de ses vers au pouvoir stupéfiant. En attendant marcher jusqu'à Paris.

A Charleroi, il y eut la poésie « Au Cabaret-vert », lui qui n'avait pas encore connu les soûleries de chair, la chaleur des femmes dont les tétons le hantaient de rêveries violentes. Marcher parmi la nature et l'amour. Les étoiles, il les comprit, une nuit... La nuit répandait au ciel une buée d'astres. Un coude appuyé sur l'herbe fraîche, il avait vue sur l'infini, qui lui parut à ce moment autant au-dessus de sa tête qu'au-dedans. La Voie lactée faisait comme un vitrail translucide au fond des distances et il distinguait, il en était sûr, des choses au travers, comme des êtres sans corps mais dont la voix lui parvenait. Les formes étaient des sons, les sons des couleurs. Scintillement et illuminations dans le ciel et dans le cœur.

Paris et ses poètes, enfin, à l'automne soixante-et-onze. Le succès serait grand et court. Il y eut cette soirée chez Théodore de Banville. Banville se conduisait comme un nouveau père et le présenta. Il s'approcha d'un homme d'assez grande taille, portant une tête de faune, hirsute, dont le regard brillant et mal ajusté indiquait un usage très récent d'alcool. L'autre, sans attendre que Banville dise quelque chose, posa sa main sur l'épaule du fugueur et abaissa vers lui un regard doux, enjôleur comme celui d'une femme aimante :

« Vous voici Rimbaud, chère grande âme, nous vous attendions. Je dois dire... votre poème « le bateau ivre », ha ivre, oui, il faut être ivre... je dois dire... »

Il y eut un silence, pendant lequel le faune aux yeux de nymphe cherchait quelque chose au fond de ses poches. Banville en profita :

« Je vous présente Paul Verlaine.

– Ha que je suis heureux... mais attendez, dit Verlaine en tirant enfin un papier de sa poche, il faut que j'envoie ceci... ma femme, si vous la connaissiez... bah cela attendra... de l'argent, encore... des listes de choses, vous savez. J'ai deux enfants, il faut bien... car je les aime ! A moins que je ne préfère encore la poésie, les poètes... Je ne sais plus... Attendez-moi un peu, chère âme, un peu de patience, que je recompte, etc. etc. ». Cette sentimentalité qui se tenait si près des larmes ! Et la façon dont Verlaine parlait de son amour, cela sentait l'eau de vaisselle ! Qu'importe, Rimbaud s'amusait. Tout ce petit monde avait sa folie bien à lui. Sa sagesse aussi. Il s'amusa deux mois.

Puis un soir, pris de vin, voulant la querelle à tout prix, car il commençait à en avoir assez de ce cercle des Vilains Bonshommes qu'ils avaient créé, autant qu'eux s'impacientaient des insolences de l'enfant qu'il restait, il avisa un buveur qui le regardait avec une mauvaise lueur dans les yeux. En plus d'être trop bavard, Rimbaud lui trouvait un défaut plus grave, celui d'estropier les vers. Il se leva, prit une pose amusée devant une jeune dame qui jouait du piano tout en chantonnant des airs populaires du moment. Puis il s'approcha de l'autre, qui continuait de le toiser. Personne ne regardait Rimbaud, il lui semblait qu'il était seul. Il cracha par terre puis, se défroquant, il urina dans le verre du mauvais rimeur :

« Tiens voilà pour toi, canaille, cervelle de rien... voilà ce que valent tes vers et encore, parce que moi, je t'envoie une coulée d'or ! Tu n'es qu'un... » L'autre n'attendit pas la sentence, il se leva, sa chaise fit un fracas qui fit tourner les têtes. Son poing vint frapper sous la lèvre le jeune poète qui chancela en se retenant à la jeune pianiste qui tomba à terre. Protestations, insultes. Il s'en régalait, cela lui donna une vigueur nouvelle car il voulait les leur rendre dix fois ! Rimbaud se saisit d'une canne appuyée contre le mur, la brandit et la fracassa contre une chaise. On eut peur, on le ceintura, on le chassa. Adieu Paris, nouveau départ pour Charleville qui serait cette fois, il en était certain, une marche vers ailleurs.

Il dort. Allongé sur une couche à même le sol, dans l'étuve de cette après-midi qui l'accable, il plonge, sans volonté, dans des heures que la chaleur rend égales. Le temps est suspendu par le soleil abyssinien et seules

quelques mouches viennent défier la torpeur qui tient lieu d'atmosphère. Elles seules parviennent à quelques activités, vrombissements et trajectoires agaçantes. Les silences profonds sont troublés seulement par ces vols d'insectes et les respirations des siestes dans lesquelles on s'évanouit doucement. Rimbaud n'a plus rien à faire ici, au Harar. Partir, encore. La vie n'a de cours que dans les départs.

Déjà huit ans qu'il était parti avec Verlaine pour la Belgique, puis Londres. Verlaine et ses contritions d'enfant de chœur, Verlaine et ses douceurs atroces d'amant jaloux. Rimbaud avait voulu fuir, l'autre n'avait pas trouvé d'autre moyen de le retenir que la balle d'un revolver. C'était un peu définitif, du moins cela aurait pu l'être, mais l'autre l'avait raté et ne l'avait pas empêché de partir puisque ce n'était pas la jambe qui avait été blessée mais le bras, qui écrivit encore les « Illuminations » puis plus rien. Avait commencé une vie de destinations, de noms qui étaient par eux-mêmes des voyages, Jakarta, sur l'île de Java, avec l'armée hollandaise, désertion quasiment dès l'arrivée puis retour avec le mât brisé du bateau qui avait tangué jusqu'aux rivages de l'Europe, ensuite la Suède, puis Chypre et l'Égypte, l'océan et la mer, toujours, décidément son bateau ivre était prémonitoire de tant de parcours, stoppés parfois, retardés par d'immenses arrêts nécessaires, des hospitalités généreuses et des querelles qu'il fallait finir, et qui le plantaient quelque temps dans des territoires lointains mais sur lesquels il ne prenait jamais racine. Ses jambes avaient le mouvement inaltérable, de grandes tiges sans racines.

Mais il comprit que du mouvement devait naître quelque chose qui le retiendrait à la vie. Il fit du commerce et rencontra des gens, nombreux, très divers, ambassadeurs, négociants, aventuriers, rois. Il apprit l'arabe, lui qui savait déjà le latin, l'italien, ce qu'il fallait d'allemand et d'espagnol. Il y eut donc l'arrivée à Aden. Les espaces y sont immenses et secs. La France (que dire de son Charleville froid et humide !) ne possède pas ces régions pierreuses où la poussière finit par vous craquer entre les dents, asséchant la gorge et les pensées. Il fallut quelques jours à Rimbaud pour s'apercevoir de l'hostilité de ces terres car ce n'est qu'au bout de quelques jours que la sécheresse transforme le corps, tire sur les tendons et semble durcir les os et où, au lieu du bruissement doux des forêts ardennaises, on n'entend que le cliquetis des broussailles séchées dans la fournaise des plaines du Harar.

Il dort encore alors que la nuit est tombée. L'air est toujours chaud mais il ne pèse plus comme tout à l'heure. Quelque chose circule enfin, un apaisement qui vient caresser les joues, le front. Il se dirige vers ce qu'il appelle sa « table de commerce », prend un papier à lettre puis commence à écrire. Il écrit souvent à sa mère et à sa sœur Isabelle, fait le décompte de ses activités, parle de ses projets. Son cœur a déjà vécu plusieurs vies et, au cours des traversées, il est toujours revenu battre près de Charleville. Rimbaud a compris que Charleville est le lieu où son cœur retentira chaque fois des joies de l'enfance, où l'amour des siens ne s'éteindra que par la mort. Il s'accroche à ce cœur, au génie sauteur qui habite sa poitrine, c'est lui qui lui donne la force et le désir d'aller, c'est sa voile toujours gonflée. Par contre les deux compagnes de voyage, ses jambes, lui font mal. Cela fait quelques mois qu'il ressent une paresse à la jambe droite, parfois un gonflement apparaît. Il fait ses préparatifs pour Marseille. Il verra cela là-bas. Une caravane transportant du café et des encens doit remonter vers le Nord. Il partira avec, en espérant être cahoté le moins possible. Les voyages par voie de terre ont cet inconvénient des secousses abrutissantes. Vivement la mer, qui berce dans la balançoire bleue des vagues ! Mais, f... Dieu que sa jambe lui fait mal ! Quelque chose est avec lui, dans son corps, une maladie sans doute, dont il ne sait pas le nom.

Le voyage durera deux mois jusqu'à Marseille. Les haltes, les attentes aux postes militaires, les lettres de passeport. Et deux fièvres, qui inquiéteront le médecin, à Alger. La traversée de la Méditerranée se fera dans une sorte de songe azuré, la morphine aidant, avec des réveils atroces causés par des douleurs nouvelles, dans l'estomac. A Marseille, enfin, un peu d'apaisement à l'hôpital où il se fait soigner. Il est très maigre mais sa jambe a triplé de volume. « Il n'y a plus rien à faire d'autre que de vous amputer, si l'on ne veut pas que le mal gagne le reste du corps, lui dit un médecin, un petit homme avec un regard doux et clair qui lui rappelle celui de son professeur Izambard ». Le lendemain, Rimbaud n'a plus qu'une seule jambe pour aller comme bon lui semble. Il se dit que c'est encore assez. Il se procure une jambe de bois, des béquilles et s'entraîne, ainsi équipé, pour un nouveau départ, probablement Aden.

Il est revenu à Charleville se reposer, reprendre des forces. Isabelle habite toujours la maison familiale. Arthur a conservé les lettres qu'il a reçues d'elle. Il les relit et il sent dans ces pages que la douceur du visage de sa sœur s'est comme répandue dessus. Par ses mots, il voit qu'elle le comprend et, même si ses décisions lui sont parfois restées obscures, il sait qu'elle l'a attendu, sans lui demander l'acompte d'une seule explication. Il revoit les hommes qu'il a connus, enfant, et les bêtes. Tous vivent durement leur vie de cycles, ceux des saisons. De temps en temps, il y a les jours chômés, consacrés à prier le Dieu auquel ils croient tout en buvant le vin qui mène à Lui. La Daromphe est là, bien sûr, tout à côté de lui. La mère a toujours la main sûre, qui rafraîchit son front parfois brûlant. Lorsqu' Isabelle se rend compte que son frère ne renonce pas à son voyage, elle décide de l'accompagner dans le train qui l'emmène à Marseille, où il se fait soigner. Aden, les terres sèches, hostiles, mais dont l'ocre rejoint parfois celui du soleil, le soir. Arthur n'a plus qu'une seule amarre, sa jambe, qui le retient à la terre, à la vie. Il va avec cette jambe qui lui reste. Mais les distances, même courtes, le font souffrir. Isabelle est là, écoute les paroles, certaines obscures, de son frère, paroles mêlées de chiffres, d'énumérations de marchand et de chuchotements prophétiques. Arthur entrevoit de son lit la Méditerranée. L'enfance l'a porté sa vie entière et ne l'a jamais quitté. L'enfance est là, dans les flots tranquilles, malgré la vie qu'il faut durement gagner. Elle lui semble, cette vie, une aube sans fin, lignée de journées à conquérir, parfois de haute lutte, son corps amaigri en témoigne. Les os des hanches roulent sous sa peau, vision affreuse du marcheur que les routes ont épuisé. Sa sœur la supporte en lui faisant croire qu'elle ne voit rien.

Isabelle a apporté une revue. Des poèmes de son frère y ont été publiés, dont « Le bateau ivre ». Verlaine leur a renvoyé l'original, il y a une dizaine d'années. Elle a gardé le poème qu'elle connaît par cœur. La houle des vers, furieuse par endroits, apaisée à d'autres, vient battre dans son esprit. D'un coup un vers surgit dans sa conscience, écumant d'une vérité prémonitoire : « Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer ! ». Ainsi son frère s'était connu lui-même, par son poème, mais aussi son avenir ?! Elle est près de lui, sa main dans la sienne, lui parle, doucement. Sens-tu cette main douce, Arthur Rimbaud, qui t'accompagne et relâche son étreinte peu à peu, comme une amarre qui desserre ses liens ? Sens-tu, dans ton corps qui te quitte, un autre voyage ? Te voici sur le ponton. C'est un lieu entre deux mondes, ferme comme la terre que tu vois s'éloigner, et souple sur les eaux de l'océan qui respire par vagues régulières. L'amarre, la dernière, va être larguée pour un départ nouveau – enfin tu vas pouvoir réinventer la nouveauté ! – un Départ qui serait cette fois indéfiniment continué.

L'ombre de Géricault

Sophie leva la tête et croisa son regard. Deux ombres bleutées soulignaient ses yeux et trahissaient sa fatigue. Elle se sourit malgré tout. Elle se surprit à se trouver encore jolie, malgré la cinquantaine qui approchait, les kilos en trop qui s'accumulaient et les petites cassures qui marquaient son visage. Derrière elle, la porte ne cessait de s'ouvrir et se fermer, laissant entrer à chaque fois une vague de brouhaha venant du hall bondé. Des femmes, des jeunes filles, des enfants serrant la main de leur mère, entraient et sortaient des sanitaires. Une file s'étirait face aux portes, se faisant et se défaisant, ondulant en un ballet rythmé par les claquements des serrures, le chuintement de l'eau et la soufflerie des sèche-mains. L'odeur était acre, un mélange de détergent, de savon bon marché et de parfum fleuri qui ne masquait ni les effluves de sueur, ni l'aigreur de l'humidité et de l'urine. Une fillette éclata de rire. Elle devait avoir cinq ou six ans. Elle venait involontairement de déclencher le système du robinet et l'eau avait jailli, éclaboussant ses petites mains et ses bras tendus, gonflant les manches de son manteau. Une grande blonde, fine et élégante, se pencha vers elle et la réprimanda avec un mélange de sévérité et de tendresse. Sophie les observa un instant dans le miroir puis baissa la tête sur ses mains qu'elle rinça, faisant tourner machinalement l'anneau à sa main gauche. Alexandrine aussi avait mouillé ses manches et elles avaient ri ensemble. Aujourd'hui, sa fille s'éloignait. Mais Sophie ne lui en voulait pas. Sa fille était une adolescence, elle grandissait. Elle devait être le nez collé sur son téléphone, mutique à côté de son père, la tête dans sa capuche. Et lui avait dû commander un nouveau café. Il s'impatientait peut-être déjà, pensant aux kilomètres restants, à la circulation, aux embouteillages potentiels. Sophie se dit qu'elle pourrait partir, là, maintenant. Sortir des toilettes et tourner à droite au lieu de revenir vers la cafétéria. Longer le magasin et gagner le parking par l'extrémité opposée. Allonger le pas pour rejoindre l'endroit réservé aux camions. Demander à monter avec le premier chauffeur sur le départ. Le temps que son mari et sa fille réagissent et se mettent à la chercher, elle serait déjà loin. Le trafic était intense sur l'aire de repos et elle pourrait même inventer une histoire pour persuader un chauffeur de la prendre en stop. Quand elle était enfant, sa mère lui disait qu'elle avait trop d'imagination et qu'elle rêvait trop. Pourtant, elle était bien partie, ce jour de printemps. Étrangement, elle avait oublié ce qui l'avait décidée. Elle se souvint que le soir, elle avait glissé dans son sac à dos une tenue propre, une trousse de toilette et le couteau suisse que lui avait offert son grand-père. Quelle naïveté ! A quoi peut réellement servir un couteau suisse ? Une fugue n'est pas un roman d'aventures... Le lendemain matin, quand l'autocar qui venait de sa campagne se gara en face du lycée, elle s'attarda un peu pour sortir la dernière et au lieu de suivre le groupe de jeunes gens en direction du portail, elle descendit l'avenue qui menait au bourg. La gare se trouvait à l'autre extrémité de la ville, à une bonne demi-heure de marche. L'air était piquant au lever du jour mais elle se sentait libre. Elle marchait d'un pas vif, au rythme de la Mano Negra qui résonnait dans le casque de son walkman. Les rues étaient presque désertes. Seules deux fenêtres étaient éclairées sur la façade de l'école primaire. Les commerces s'éveillaient peu à peu. Les rideaux de fer se levaient un à un et, à travers les vitrines des banques, on devinait la silhouette des femmes de ménage qui finissaient leur travail. Quelques passants encore ensommeillés promenaient leur chien. Sophie entra dans le Bar des sports et acheta un paquet de cigarettes. Deux ou trois ouvriers en bleu de travail étaient accoudés devant des cafés fumants et de rares éclats de voix perçaient le silence matinal. Plus loin, la gare sembla à Sophie singulièrement vivante. On entra et sortait, un à un ou par vagues. On attendait, assis sur les fauteuils de plastique noir, le sac de voyage entre les jambes, on somnolait, emmitouflé dans une écharpe, on piétinait dans la file d'attente, on fumait sur le quai. Sophie défroissa un billet, un de ceux offerts par sa grand-mère pour son anniversaire, et le tendit à l'employé. Sa main tremblait un peu. Derrière le guichet, l'homme ne lui adressa qu'un regard vague en lui rendant sa carte de lycéenne. Sophie se dirigea vers la machine à composer, son billet de train à la main. Elle le glissa dans la machine, feignant l'assurance, et

fut soulagée de voir que l'heure et la date s'étaient inscrites correctement. Elle sortit sur le quai. Un couple se serrait sur le banc. Elle alluma une nouvelle cigarette et aspira plus longuement, les lèvres serrées sur le filtre. Le goût âcre la rassura. Une faible rumeur monta du quai, juste un frémissement. Le train était apparu au loin et chacun se préparait au départ. Avec des gestes exagérément lents, elle rangea son billet dans son sac à dos. Elle agissait avec application, avec précaution, comme spectatrice d'elle-même, mais elle ne parvenait pas à ignorer le tremblement de ses mains, les battements affolés de son cœur, le nœud qui lui serrait la gorge. Elle inspira, ferma les yeux. La cigarette s'était consumée. Devant les portes béantes du train maintenant devant elle, elle se dit qu'elle n'avait pas le choix. Elle enjamba l'espace entre le quai et le wagon. Celui-ci était presque vide. Elle se laissa tomber sur un siège près de la fenêtre.

En frottant ses paumes sous l'air chaud du sèche-mains, Sophie se rendit compte qu'elle avait tout oublié de ce voyage en train. Elle se souvenait vaguement de l'arrivée à Paris. Le wagon avait dû se remplir à l'approche de la capitale mais elle n'avait gardé comme image nette que celle de la verrière au-dessus des voies au moment où elle était descendue. Puis la foule l'avait étourdie avant de la happer. Elle marchait, suivant sans réfléchir le flux des manteaux sombres et le claquement des talons. Elle se retrouva dehors. La ville était grise et grouillante. Elle avait envie d'un chocolat, un croissant peut-être ; elle aurait aimé s'asseoir, comme après un effort ou une forte émotion. Mais elle n'osa pas franchir la porte d'un café et affronter les serveurs en gilet. Sans s'arrêter, elle se remit à marcher, adaptant son pas à celui des passants, longeant les terrasses désertes et les boutiques. Comment avait-elle trouvé son chemin ? Avait-elle consulté furtivement un plan à un arrêt de bus ? En avait-elle un dans son sac ? Le métro aussi l'effrayait. Saurait-elle acheter un ticket ? Le composer ? Se repérer dans les méandres du labyrinthe souterrain ? Debout devant le miroir, dans les toilettes de la station service, Sophie sentait l'émotion la submerger et tressaillait encore de son désarroi passé. C'était étrange : les sentiments étaient si présents, si vivants, presque violents, tandis que les images avaient disparu. Elle savait, sans en avoir gardé le moindre souvenir, qu'elle avait marché ainsi jusqu'au Louvre. Elle savait qu'elle avait dû entrer dans la pyramide et prendre un ticket, ou montrer sa carte d'identité. Elle savait qu'elle avait traversé des salles, croisé des touristes, regardé des tableaux. Mais elle avait presque tout oublié. Elle se voyait juste immobile, comme sidérée, devant Le Radeau de la Méduse. Elle voyait encore les murs rouges, les dorures des plafonds et des cadres. Elle voyait la banquette rectangulaire près d'elle et la galerie qui s'étirait de chaque côté. Elle voyait surtout le dos brun de l'homme agitant son morceau d'étoffe, la voile qui se gonflait, et ces corps, cet empilement de corps, avec leurs bras tendus et leur tête renversée. Au plus profond d'elle-même, quelque chose d'inconnu, brutal comme une déchirure, s'était éveillé. Plus tard, elle s'était assise, les yeux toujours aimantés à la toile et elle avait pris sa décision. Elle avait compris que sa fugue s'arrêterait là. La peur, tapie au fond d'elle depuis le petit matin, vibrante mais contenue, venait de se libérer. Elle la sentait se déployer, douloureuse, irrationnelle, elle la sentait se répandre à travers son corps, engourdissant ses membres, bourdonnant à ses oreilles. Et trente ans plus tard, Sophie sentait encore la tension de ses muscles, le crissement sous la peau, la vague qui l'engloutissait.

Elle bougea et se regarda une dernière fois dans le miroir. Elle ne pouvait dire si ses yeux étaient tristes ou non. Le reste de l'aventure n'avait que peu d'importance. En fin d'après-midi, elle avait repris le train et appelé sa mère d'une cabine. Il n'y avait personne à la maison. Elle avait laissé un message sur le répondeur, expliquant qu'elle avait manqué le car scolaire et qu'elle passerait la nuit chez une copine. Elle avait imaginé dormir à la gare mais avait vite compris que c'était impossible. Elle avait marché un moment, s'était attardée dans le petit centre commercial puis dans un café. Elle avait fumé, s'accrochant à la chaleur réconfortante des cigarettes. Puis, quand la nuit était devenue plus épaisse, elle ne put se résigner à rester dehors. Les ombres l'oppressaient, les bruits la faisaient tressaillir. Tremblante, elle alla sonner à la porte de Samantha, une fille de sa classe qu'elle n'aimait pas vraiment, mais chez qui elle était allée une fois boire de la bière, et dont les parents travaillaient de nuit. Étrangement, elle se souvenait encore de son prénom et de son visage : une fille pas très nette, aux longs cheveux bruns, un peu rebelle peut-être, un peu perdue sûrement, une fille pas très différente de celle qu'elle était alors. Elle l'avait hébergée pour la nuit sans manifester ni surprise ni curiosité et Sophie avait dormi d'un sommeil lourd et sans rêve sur le canapé pourtant inconfortable du modeste appartement. Elle avait été réveillée à l'aube par les parents de Sam qui revenaient de l'usine. Le soir, sa mère n'avait posé aucune question et s'était assoupie devant la télévision, épuisée par sa journée à l'hôpital. A côté d'elle, Sophie s'était mise à pleurer, sans un bruit.

Dans la cafétéria, la table était occupée par un couple âgé accompagné d'un garçon d'une dizaine d'années. Alexandrine et son père avaient disparu. Sophie les chercha un instant des yeux, en vain, avant de se frayer un chemin parmi la foule des vacanciers et d'atteindre la sortie la plus proche. Elle s'arrêta sur le large trottoir et sentit le soleil d'hiver lui caresser le visage. Elle plissa les yeux.

« C'est pas trop tôt ! T'étais où ? Tu faisais quoi, aux toilettes ? Ça fait des plombes qu'on t'attend !

– Alex, parle correctement à ta mère, s'il te plaît !

– Oh, c'est bon ! J'en ai marre ! On y va ? Parce que sinon, je vous préviens, aux prochaines vacances, je bouge pas de la maison. »

Sophie éclata de rire et saisit avec tendresse sa fille par les épaules. Alex échangea avec son père un regard perplexe mais ne se dégagea pas de l'étreinte de sa mère. Ensemble, ils se dirigèrent vers leur voiture. Le ciel était d'un bleu pur, sans nuages, plein de promesses.

2020 : vingt-troisième édition du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand, ouvert à tous les personnels de l'Éducation nationale en Auvergne. Parmi les très nombreux textes reçus, le comité de lecture a retenu, les huit nouvelles qui composent ce recueil.

www.ac@clermont.fr